

# sommaire du n° 92, décembre 2014

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris	
« La durée des analyses, ses raisons »	
Lydie Grandet, « Il faut le temps »	6
Agnès Wilhelm, Les analyses qui ne durent pas	11
■ Journées nationales EPFCL-France	
« Le choix du sexe »	
Nadine Cordova-Naïtali, Choix hystérique	18
Anne Lopez, Le choix du sexe... ?	27
■ La passe	
Esther Morere Diderot, Où le passeur fait passer le désir	38
Laurence Rebout, Comment être lié sans être aliéné	44
■ Clinique de la psychose	
Frédéric Pellion, « Au joint le plus intime du sentiment de la vie... »	53
Emmanuel de Cacqueray, Miroir, mon beau miroir...	61

Directrice de la publication

**Agnès Metton**

Responsable de la rédaction

**Nicolas Bendrihen**

Comité éditorial

**Martine Capy**

**Lucile Cognard**

**Stéphanie Le Blan Subtil**

**Françoise Lespinasse**

**Fanny Matte**

**Marie Maurincomme**

**Kristèle Nonnet**

**Miyuki Oishi**

**Jean-Luc Vallet**

**Jérôme Vammalle**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Billet de la rédaction

### Petites remarques sur la ponctuation

Point d'ironie ( √ XIXème siècle)  
 Point d'exclamation ( ! 1856)  
 Point exclamatoire ( ⚡)  
 Hervé Bazin les « points d'intonation »  
 Points de doute ?  
 Points de certitude †  
 Points d'acclamation /  
 Points d'autorité √  
 Points d'amour ∞  
 Points d'indignation †  
 Jacques Roussel:  
 Point d'appréciation ∇  
 Point d'exécution †

Des signes de ponctuation...

« Septembre 1905. Des cris résonnent dans les rues de Moscou : “Payez-nous les virgules !” Les compositeurs en grève de l'imprimerie Sytine exigent l'intégration des signes de ponctuation dans le calcul du salaire aux pièces. La première révolution russe commençait, placée sous le signe... de la ponctuation. Un siècle a passé. Ces caractères typographiques ne provoquent plus les révolutions, mais toujours des tempêtes sous les crânes des “écrivains 1”. » Quelques questions aussi dans la tête des membres du comité éditorial que nous sommes au *Mensuel*. Lire les textes proposés, choisir ceux qui seront publiés, corriger les fautes d'orthographe ou lexicales, revoir parfois des formulations : tout cela est passionnant. Mais une interrogation demeure : celle de la ponctuation, qui s'avère relever davantage du style de l'auteur, de sa « petite musique personnelle » que d'une logique syntaxique de la langue. Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, Nicolas Beauzée voit dans la ponctuation « une métaphysique très subtile » : « C'est l'art d'indiquer dans l'écriture, par les signes reçus, la proportion des pauses que

l'on doit faire en parlant. » Un lien est donc fait entre ponctuation du texte et parole.

Lacan s'est intéressé à la ponctuation « de l'époque où l'on avait encore une typographie ». C'est notamment pour évoquer le colophon : petite main imprimée dans la marge des textes anciens pour pointer, indiquer soit des références, soit des associations en lien avec l'écrit. C'est à propos du texte du rêve, à la suite de Freud, que Lacan va indiquer qu'il s'agit de tenir compte « du colophon du doute qui fait partie du texte du rêve <sup>2</sup> ». Ce signe pointé sur un mot, une image, un changement de ton ou de cadence du texte rapporté à l'analyste renvoie à autre chose que l'analysant aura à dévoiler. Mais, pour cela, il y faut l'intervention du colophon, analyste, qui par son interprétation (verbale, silencieuse ou énigmatique) va montrer du doigt une possible rencontre avec un nouveau savoir.

L'analyste n'est-il pas celui qui, dans le texte de l'analysant, peut permettre au sujet devenu écrivain du texte de sa vie d'introduire une nouvelle ponctuation (points d'interrogation, virgules d'une nouvelle possibilité de respiration, points de suspension ouvrant à un autre souffle, point d'interrogation devant l'indicible d'une éventuelle rencontre avec un réel insymbolisable qu'il aura à cerner entre parenthèses...) ? Cette autre ponctuation sera possible grâce aux différentes formes que prendront les interprétations de l'analyste mais aussi par le biais de la scansion des séances où le texte est comme suspendu, grâce au colophon qui fera arrêt sur un mot, arrêt sur image...

Cette ponctuation de l'analyste intervenant dans le texte de l'analysant est aussi signe de son style, de sa différence absolue. Pas de règles de ponctuation, donc, mais bien un « Art de la ponctuation ».

Françoise Lespinasse

---

1.  O. Houdart et S. Prioul, *L'Art de la ponctuation*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2007.

2.  J. Lacan, *Séminaire XI*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1990, p. 53.

# SÉMINAIRE

Séminaire EPFCL à Paris

---

*La durée des analyses, ses raisons*

## Lydie Grandet

### « Il faut le temps \* »

Freud très tôt déplorait la durée des cures analytiques – pourtant alors de quelques mois ! – et il concluait que l'inconscient ne connaît pas le temps. Aujourd'hui, dès qu'on dit « psychanalyse », vient aussitôt l'idée d'un temps long, voire interminable. Lorsque quelqu'un prend rendez-vous, fréquemment, l'intéressé demande d'emblée combien de temps cela va lui « prendre ». C'est conforme à notre monde contemporain qui fait du temps « un avoir », qui aurait sa valeur marchande – j'en veux pour preuve les « plans d'épargne-temps » instaurés dans certaines entreprises, on « hypothèque » son temps et on écarte les activités « chronophages »... Nous sommes entrés dans l'ère du « temps réel », faisant oublier que, sans doute, chacun a à affronter le réel du temps, de son temps, dont il ne sait rien. Nous sommes inondés de plans de lutte contre le vieillissement, cependant, vieillir est une chance !

Ces quelques remarques m'amènent à évoquer un point que je ne développerai pas davantage concernant la durée des cures : je note qu'aujourd'hui, à la différence d'il y a vingt ou trente ans, les patients/impaticients ont beaucoup de difficultés à donner de leur temps pour leur analyse et à accepter un rythme soutenu de séances hebdomadaires. S'ajoutent à cela des raisons économiques, liées notamment à la précarité de l'emploi des jeunes générations, aux déplacements, à la charge qui revient aux familles monoparentales, réalités dont nous devons tenir compte je crois et qui contribuent à ce que les analyses « s'étirent » dans le temps.

Se pose une question pour les analystes aujourd'hui : doit-on écarter l'offre d'une analyse à qui ne peut pas s'engager à assurer au moins deux séances par semaine, comme on me le disait récemment ?

J'ai choisi toutefois pour cette première séance du séminaire École, cette année « La durée des analyses, ses raisons », de considérer plutôt ce qui a changé dans l'orientation d'une cure analytique depuis et avec l'enseignement de Lacan. Le premier constat, évident, porte sur la fin de la cure : une fin de cure actuellement n'a plus rien à voir avec ce qui était

considéré comme tel par beaucoup d'analystes dans les années 1980 et qui, sans doute, a conduit Lacan à la dissolution de son École.

Première déclinaison du « Il faut le temps » dont j'ai fait mon titre. Il faut le temps, en effet, qu'accès soit donné au texte du séminaire, il faut le temps qu'il se travaille et il faut encore le temps qu'opèrent les effets de transmission *via* les cures, spécialement la direction de la cure, l'orientation de l'analyste et l'acte analytique, puisque nous savons bien que la transmission de la psychanalyse ne se produit que par le biais de l'expérience.

Les passants qui se présentent à la passe aujourd'hui témoignent souvent de plusieurs décennies d'analyse certes, mais souvent aussi avec des analystes différents. Qu'est-ce qui les a guidés, orientés, dans leurs choix de changement d'analystes ? Bien sûr, il peut y avoir des raisons liées à la contingence (déménagement par exemple) ; il y a aussi les avancées du mouvement analytique qui pointent des écarts d'orientation qui ne sont pas sans effet pour les analysants un peu « avertis » – je veux dire ceux qui s'intéressent aux textes, qui les travaillent et qui sont « acteurs » de leur analyse. Ce point est en lien avec les avancées du transfert et il est clair que selon les moments de la cure les modalités du transfert varient. Il faut du temps parfois pour se rendre à l'évidence qu'on perd son temps (et son argent !) dans une analyse qu'on croit lacanienne, orientée à partir du dernier enseignement de Lacan, une analyse orientée par le réel, quand on prend la mesure que la cure est menée « au Nom du Père »... Je note que c'est souvent à la faveur d'une contingence que se produit cette « prise de conscience ». Ma récente expérience dans le cartel de la passe m'a permis d'entendre, grâce au passeur qui l'a relevé, le témoignage de cet analysant pour qui, constatant que son analyse était installée dans le ressassement et qu'elle ne touchait pas les points de jouissance en lien avec la répétition, c'est un « Mais qu'est-ce que je fais là ? » qui l'avait décidé à s'adresser à un autre analyste qu'il considérait plus « courageux »...

Il a fallu à Lacan le temps de penser la psychanalyse et de formaliser ses fins. Dans les premiers temps de son enseignement, il a centré ses recherches sur le symbolique et ses effets sur l'imaginaire, situant le sens au croisement de l'imaginaire et du symbolique. Alors, l'analyse avait pour visée la production de sens – parce qu'il y a une quête du sens dans toute demande d'analyse – et l'interprétation produisait du sens nouveau, illimité. Lorsque Lacan introduit la causation du sujet et le processus d'aliénation-séparation, s'ouvre un autre pan de son enseignement qui prend en compte la dimension du réel et ses incidences sur la direction de la cure, faisant de l'inconscient « la coupure en acte <sup>1</sup> » entre le sujet et l'Autre.

« L'avènement du sujet » s'accompagne de « l'opacité de l'être » et il reviendra à l'analyste de viser le réel de « cette palpitation dont le mouvement de vie est à saisir <sup>2</sup> », un analyste « informé et *mis en cause*, soit : s'éprouver assujetti à la refente du signifiant <sup>3</sup> ». Lacan, en 1964, souligne « mis en cause » : ainsi se profile déjà la formalisation du discours de l'analyste dans lequel l'agent est l'objet *a*, l'analyste occupant la place de semblant d'objet. Le ressort du transfert devient l'attente de l'avènement de l'être du sujet en rapport avec le désir de l'analyste. À condition toutefois de prendre en compte la précision que nous donne Lacan quelques années plus tard : « L'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire <sup>4</sup>. » Pas tout de l'être vient au dire, seulement une part, que le terme « parlêtre » fait résonner.

La fin du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* orientait déjà le désir de l'analyste vers l'obtention de « la différence absolue », tranchant avec les fins de cure par identification à l'analyste, laquelle, il faut bien dire, venait souvent relayer les identifications du sujet mises à mal dans la cure.

« À l'étant, il faut le temps de se faire à être. » C'est dans « Radio-phonie », en 1970, dans la réponse à la quatrième question ; Lacan y souligne qu'il « joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet <sup>5</sup> », et il « joue » en effet, au sens d'introduire un bougé, puisque les homophonies se bousculent, l'étant-le temps, nœud-ne, l'émoi-le mois, le « faut du temps »-« *la faux du temps* » et bien sûr l'équivoque falloir-faillir qu'il fera jouer dans le séminaire *Encore* pour produire les catégories de jouissance ! J'ai choisi de m'arrêter sur cette phrase : « Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire » ; je la lis ainsi : il faut du temps pour qu'une analyse ouvre à se faire à désêtre ! J'y souligne l'homophonie naître-n'être. Nous pourrions aussi relever l'être et lettre puisque ce texte précède de peu le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Il faut du temps pour qu'une analyse ouvre à se faire à désêtre et c'est une épreuve qui fait preuve.

Le temps de se dire, c'est celui qui, avec la traversée du fantasme, donne chance au sujet de rencontrer ce qu'il s'efforçait de recouvrir concernant le sexe et la mort, la vérité et le savoir, ouvrant à l'acte et à la conclusion que la procédure de passe recueille. Il y faut la contingence, qui, par définition, ne se programme pas. Se faire à désêtre, c'est ce qu'un analyste se doit de supporter dans l'acte puisqu'il n'est pas sujet lorsqu'il opère comme analyste. Heureusement, dans sa vie, il en va autrement !

L'analyste tel que Lacan le présente dans la « Note italienne » relève du pas-tout et doit porter la marque d'un réel. Pour ce faire, « il doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir <sup>6</sup> ». Cela emporte des conséquences : l'aperçu du sinthome permet de renouer autrement réel, symbolique et imaginaire et ouvre à la satisfaction de fin. Cependant, comme le faisait remarquer Colette Soler, « c'est du "se dire" perpétué que la jouissance qui "se produit d'effet de texture" trouve parfois à résister à la conclusion qui y mettrait un terme, le sujet ne s'instruisant qu'au prix d'un renoncement <sup>7</sup> ». Prendre acte de l'impossible oblige en effet à renoncer à l'impuissance, laquelle fait croire à un possible. Sans doute cela contribue-t-il à ce que les analyses soient aussi longues !

Pour terminer, j'aimerais évoquer un point dont on ne parle plus beaucoup dans nos rencontres d'École, celui des entretiens préliminaires. Ils sont pourtant la clé de l'entrée dans le discours analytique et exigent la présence « du » psychanalyste. En quoi les avancées sur la fin de la cure et ses suites ont-elles des incidences et emportent-elles des modifications – ou pas ? – sur les exigences quant aux conditions d'entrée ?

Pourrait-on faire l'hypothèse que le style des entretiens préliminaires conditionne la durée des analyses et « l'éternisation » du transfert ? La réponse est évidente quand il n'y a pas d'entrée dans le discours analytique et qu'on en reste à « l'armature des bons sentiments <sup>8</sup> » dont parlait Lacan pour désigner les psychothérapies. Y aurait-il un lien entre la manière de conduire les entretiens préliminaires et les cures qui peinent à se conclure ?

En quoi l'apport de Lacan avec les nouages borroméens et « la passe par le borroméen généralisé toujours recommencée <sup>9</sup> » comme finalité de la cure modifie-t-il ce qui est à mettre en chantier (chant-y-est) dans ce temps des entretiens préliminaires ?

*Mots-clés : transmission, expérience, entrée.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », Paris, le 16 octobre 2014.

1.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 839.
2.  *Ibid.*, p. 844.
3.  *Ibid.*, p. 834.
4.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.
5.  *Ibid.*
6.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 309.
7.  C. Soler, « Le plus de temps », *Hétérité*, n°3, 2002, IFCL-EPCL.
8.  J. Lacan, « ... Ou pire », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 232.
9.  M. Bousseyroux, *Lacan le Borroméen*, Toulouse, Êrès, 2014, p. 271.

## Agnès Wilhelm

### Les analyses qui ne durent pas \*

Envisager la durée c'est concevoir la fin. Tant que ça dure on ne sait pas combien de temps ça va durer... C'est la fin qui donne la clé de la durée. On ne connaît jamais à l'avance le temps que durera une analyse ou une histoire d'amour. En effet, le discours analytique comme le discours amoureux sont des discours non établis, non prescriptibles. Indéterminés.

Pour me préparer à réfléchir sur la question de la durée des analyses, j'ai lu en particulier deux *Revue du Champ lacanien*, le numéro 7, *Le Temps dans la psychanalyse*, et le numéro 12, *L'Analyse, ses fins, ses suites*. Dans ma lecture, j'ai constaté que nombre de contributions abordaient la fin du processus analytique, la phase finale qui permettait de dire qu'une analyse était finie. Il était peu question des analyses qui ne durent pas jusqu'à la fin. C'est pourtant une réalité clinique qui n'est pas rare, du moins dans mon expérience.

C'est ainsi que, m'appêtant à répondre à la question « pourquoi les analyses durent-elles longtemps ? », je me suis penchée sur la question des analyses qui ne durent pas, les analyses interrompues, arrêtées par le choix volontaire de l'analysant, qui met fin à l'expérience sans en attendre la fin. Cet arrêt relève d'une décision du sujet, le plus souvent après l'obtention d'effets positifs qui ont effacé l'objet de la plainte initiale, fait disparaître un symptôme gênant, produit un changement, un soulagement, un mieux-être. La décision d'arrêt est maintenue par le patient, malgré les objections de l'analyste.

Qu'avons-nous à apprendre de ces analyses interrompues ? Je pense à l'exergue de Winnicott dans *Jeu et réalité* : « À mes patients qui ont payé pour m'instruire. » De quoi les patients qui arrêtent leur analyse peuvent-ils nous instruire ?

Nous savons que chaque analyse est unique, du fait de la particularité du sujet. Et cependant chacune suit les étapes logiques d'un processus qui, lui, n'est pas particulier mais déterminé par la structure.

Si le temps d'une analyse n'est pas calculable, les étapes du parcours sont identifiées, en particulier trois d'entre elles : l'entrée, le déroulement et la phase finale qui mène à la fin. Les analyses arrêtées que j'évoque sont celles où l'arrêt se situe en cours du processus, pendant son déroulement, qui se voit interrompu avant la phase finale.

L'arrêt est l'effet d'une volonté du sujet, et non pas le constat de l'aboutissement d'un processus amenant la fin. La volonté d'arrêter n'est pas la déduction de fin. C'est une interruption que l'analyste juge trop précoce, prématurée, dans un processus cependant installé. J'évoque ici des analyses qui ont quand même duré, et non les feux de paille de quelques rendez-vous.

Qu'est-ce qui a décidé de cette issue prématurée ? L'analysant est-il seul en cause dans cette décision ? Y a-t-il une responsabilité qui incombe à l'analyste ? Sa direction de la cure est-elle en cause, ou son désir ?

### Arrêt ou fin

J'ai fait moi-même l'expérience d'arrêter mon analyse. Lassée de longs mois de séances ternes et ennuyeuses, je croyais que c'était la fin, et l'arrivée de l'été a fini de m'en convaincre. Après plus d'un an, à la suite d'un événement somme toute banal qui m'avait ébranlée, j'ai repris l'analyse et j'ai ensuite pu faire la différence entre décider de l'arrêt et constater/acter la fin. La chute des identifications comme l'aperçu du fantasme, de sa fonction de voile imaginaire, de leurre, ne sont pas encore la rencontre et la reconnaissance du réel dans sa crudité, dans sa nudité non voilée, sans recours possible à l'Autre.

Ces deux périodes de mon analyse, très différentes dans leur durée mais aussi dans leur dynamique respective, me paraissent maintenant être un tout. J'en conclus que certains arrêts sont provisoires à l'insu du sujet et de l'analyste. Leur suite est *potentielle... en germe*.

À propos de germe, je me rappelle la prégnance de la métaphore de l'oignon, dont l'analyse détachait progressivement les couches, au cours de la première et longue période de mon analyse. L'image de l'oignon incluait l'idée du germe central, le « Kern unseres Wesen » de Freud. Lors de la seconde période, s'est imposée l'image d'une boucle, d'un tour, avec un vide central, que j'ai retrouvée avec un certain trouble des années plus tard dans les schémas du *Séminaire IX* de Lacan. Le tour est un tore, fait des tours répétés de la demande qui cernent un désir insaisissable. Pas de germe central, mais un trou, une faille. Faille du sujet (\$) et faille dans l'Autre S(A) qui désigne le défaut, le manque, dans la structure, imposée par la structure.

Le désir de l'analyste est peut-être désir de ne pas couvrir la faille, de tenter de ne plus s'en détourner, de la maintenir ouverte et non couverte, c'est-à-dire vivante. Et désir d'être là pour celui qui veut s'en approcher, qui veut voir ça pour savoir.

Pourquoi certaines analyses s'arrêtent-elles en chemin ? Nous ne pouvons pas en généraliser les raisons puisque c'est au cas par cas qu'il faudrait saisir les motifs et le moment de l'arrêt. L'expérience analytique prend sa force du particulier. J'ai cru au début de ma réflexion pouvoir dégager de mon expérience une *raison générique* à ces arrêts, par exemple l'idée que, dans ces cas, la demande thérapeutique était plus forte que le désir de savoir, mais cela se révèle être une impasse. Désir thérapeutique et désir de savoir sont nécessairement liés pour tout sujet qui s'engage dans une démarche analytique. Il n'y a pas deux catégories de patients, ceux qui veulent guérir et ceux qui veulent savoir.

### Le déroulement de la cure

Il nous faut donc nous tourner vers le déroulement de la cure.

1. La fin est à rapporter au début. Un arrêt précoce peut nous faire reconsidérer *l'entrée* dans le processus. A-t-elle vraiment eu lieu ? Était-ce une vraie demande d'analyse ? Quelque chose a-t-il peut-être été escamoté à l'origine de la demande ? N'était-ce pas plutôt une demande thérapeutique à laquelle l'analyste a répondu ? « On sent ici la tentation brûlante que doit être pour l'analyste de répondre si peu que ce soit à la demande <sup>1</sup> », écrit Lacan dans « La direction de la cure ».

Je rappelle ses indications pour les entretiens préliminaires au début de la cure :

- d'abord introduire le patient à un premier repérage de sa position quant à la réalité qu'il accuse. Lui montrer qu'il n'y est que trop bien adapté, puisqu'il concourt à sa fabrication ;

- pour poursuivre, refuser le face-à-face.

J'ai été frappée par la force de ces formulations qui n'engagent pas à la complaisance : refuser le face-à-face, c'est bien autre chose que proposer au patient de s'allonger. N'arrive-t-il pas que nous en fassions plutôt une invitation, ou même une promotion ? Si bien qu'on croit que l'analyse a commencé...

Ou alors, est-ce plus tard que le maniement du transfert a échoué ?

2. À l'origine de la rencontre avec un psychanalyste il y a une demande de soulagement. Le sujet veut être allégé de ses symptômes, de ses inhibitions, de ses angoisses.

L'instauration du transfert, qui repose sur une supposition de savoir attribuée à l'analyste, doit ouvrir le sujet à la question de ce qu'il peut lui-même savoir de ses symptômes, de ses répétitions, de son inconscient. Si le savoir supposé à l'analyste est la condition de l'opération du transfert, un renversement doit se produire : le maniement du transfert par l'analyste vise à révéler au sujet que c'est l'inconscient qui sait, qui recèle ce que lui-même ignore ou ne veut pas savoir. En lieu et place de la réponse attendue de l'analyste, c'est de la parole analysante que peut émerger un savoir insu, surprenant, dont le sujet pourra se saisir pour élaborer son histoire.

La position subjective change lorsque le sujet se met en quête de savoir (ça prend parfois la forme d'une enquête), lorsque la recherche se substitue à l'attente d'un savoir donné par l'Autre. Il y a un gain d'émancipation, une levée d'inhibition, un changement de position dans le monde. Ce gain peut être satisfaisant pour un sujet qui dès lors ne souhaite plus poursuivre son analyse.

Et pourtant, ce n'est pas la fin. L'analyste le sait : émancipation n'est pas chute du sujet supposé savoir. La croyance en l'Autre est maintenue, parfois déplacée sur de nouvelles figures ou d'autres espoirs. Tant que cette espérance n'a pas reconnu la faille irrémédiable de l'Autre,  $S(A)$ , elle ne prend pas fin.

Seule la prise en compte du réel met fin à l'espérance, et aboutit à la destitution du sujet supposé savoir. Ce n'est pas qu'il n'a jamais été rencontré, ce réel, imprévisible mais inévitable dans une existence. Mais l'aperçu, le choc a été recouvert. C'est la fonction principale du fantasme. Le dégagement du fantasme fondamental et sa traversée sont les conditions *sine qua non* de l'acceptation sans recours du hors-sens du réel, de l'irrémédiable de la castration.

L'arrêt de l'analyse n'est pas la butée sur le réel comme impossible, mais son évitement. Il n'est pas une sortie de la répétition mais un aménagement.

« L'inconscient c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer [...]. [...] Il le déchiffre, celui qui d'être parlant, est en position de procéder à cette opération ; qui y est même jusqu'à un certain point forcé, jusqu'à ce qu'il atteigne un sens. Et c'est là qu'il s'arrête, parce qu'il faut bien s'arrêter ! On ne demande que ça tout de même ! On ne demande que ça parce qu'on n'a pas le temps [...] <sup>2</sup>. »

« L'inconscient c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer. » L'arrêt est prématuré lorsque le sujet suspend l'expérience analytique sans avoir découvert la fonction de leurre de la vérité qu'il a déchiffrée, qu'il a élaborée grâce à cette expérience même. Il a trouvé un sens. Il met un terme à son élaboration, non parce qu'il a rencontré le signifiant du manque dans l'Autre,  $S(A)$ , mais parce que le point où il est arrivé lui convient et qu'il espère, en arrêtant l'analyse, le fixer. Il quitte la position analysante pour se rendre maître du savoir acquis. Fixation à un « je sais » alors que la fin d'analyse, c'est le savoir d'un non-savoir et d'un savoir y faire avec.

Le bon sens ne peut pas critiquer cette volonté de stabiliser l'amélioration obtenue. Il s'étonne plutôt du contraire, de ce qui pousserait à continuer, comme nous le rappelle Marc Strauss dans l'argument de ce séminaire École : « Tu y es encore ? ». L'analyste a-t-il tenté de contrer ce bon sens, au risque de le confirmer, plutôt que de pointer son doigt « vers l'horizon désahabité de l'être où doit se déployer la vertu allusive <sup>3</sup> » de l'interprétation ?

3. Si l'analyse produit des effets positifs, effets de soulagement quant aux symptômes, ou effets de relance du désir inhibé, elle produit aussi une vacillation des assises subjectives avec la chute des identifications et des idéaux. L'analyse entame le moi et révèle au sujet ses manques dans le temps même où il découvre la fonction illusoire de certaines convictions qui le tenaient et auxquelles il avait tenu jusque-là.

L'arrêt de l'analyse peut correspondre à un calcul pour fixer le gain obtenu, dans l'intuition de la perte que supposerait la poursuite. Le sujet « préfère en rester là » bien qu'il sache, non pas qu'il y a un aboutissement par le réel, ça c'est un savoir qui ne se sait pas d'avance mais qui s'expérimente, mais que cela pourrait continuer. Peut-être d'ailleurs pense-t-il que cela continuerait indéfiniment et que là encore « il faut bien s'arrêter ».

L'arrêt est-il un refus d'« aller plus loin », un point de satisfaction, ou un impossible qui dépasse le sujet, un point de fixation d'une jouissance inconsciente ? Satisfaction et fixation sont sans garantie contre « la mauvaise rencontre » du hasard de la vie ou contre le retour du réel du symptôme, qui pourraient ébranler le sujet et peut-être « transformer l'arrêt » en nouvelle demande d'analyse.

### La direction de la cure : diriger la cure et non diriger le patient

Il paraît évident que le déroulement d'une cure, et donc son arrêt, met aussi en cause la position de l'analyste. Quelle partie joue ou n'a pas joué l'analyste dans une décision d'arrêt ? A-t-il été « en place de semblant d'objet

pour se faire l'agent d'un discours qui ne serait pas du semblant », comme le formule Jacques Adam dans sa contribution à la dernière journée internationale d'École ? C'est le contrôle qui peut éclairer l'analyste sur sa partition.

Ma position s'est modifiée au cours de la réflexion que je vous expose ce soir. Je pensais plutôt que les analyses arrêtées en cours de processus étaient un échec... de l'analyste. J'y voyais même la raison du silence relatif dans les contributions de l'École : nous n'aimons pas exposer nos échecs, bien que ce soit une démarche freudienne que de partir du ratage pour en tirer un enseignement.

L'arrêt est-il ratage ? Je ne le pense plus. Ne pouvons-nous pas reconnaître une valeur aux analyses arrêtées ? Une valeur thérapeutique, une valeur de changement. L'arrêt avant la fin ne peut pas produire un analyste, c'est certain. Mais la visée première de l'analyse, c'est de transformer la vie, de permettre un changement dans la vie d'un sujet. L'expression « être en arrêt » contient l'idée d'une halte, une suspension, et comporte aussi l'idée d'être sur le qui-vive. Rien de définitif donc.

Le discours analytique est optionnel pour l'analysant. L'entrée dans ce discours comme la sortie relèvent du choix du sujet. La poursuite de l'analyse se prolonge tant que le sujet en maintient l'option. La décision d'arrêter est décision de lever l'option prise, c'est-à-dire de sortir du discours analytique... du moins pour un temps.

L'analyste sait d'expérience qu'il y a une issue par la fin, puisqu'il l'a trouvée pour lui-même. Ce savoir n'est pas transmissible. Il n'est pas non plus une vérité supérieure, comme on parle d'intérêt supérieur (de l'enfant, du patient, etc.) qui pourrait être ordonné. L'analyste ne peut que faire l'offre de continuer, de se maintenir à sa place dans le discours analytique. Il peut donc dire à son patient « ce n'est pas la fin ». Mais il me semble que s'il lui dit « vous avez tort », il quitte le discours analytique pour son envers.

*Mots-clés : interruption, arrêt, option, réel.*

---

\*↑ Intervention au séminaire EPFCL à Paris, « La durée des analyses, ses raisons », le 16 octobre 2014.

1. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 641.
2. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.
3. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits, op. cit.*, p. 641.

## JOURNÉES NATIONALES EPFCL-FRANCE

---

« Le choix du sexe »

## Nadine Cordova-Naïtali

### Choix hystérique \*

J'ai mis en tension « Le choix du sexe » avec « choix hystérique » parce que, comme le souligne Freud dès ses premiers écrits, l'hystérie est une névrose sexuelle <sup>1</sup> et elle est le noyau de toute névrose. Lacan le soutiendra de façon encore plus précise en 1977 dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* <sup>2</sup> quand il dira que la névrose est structurellement hystérique « dans son fond, c'est-à-dire lié[e] au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel ». Vous voyez que la structure de toute névrose et donc de l'hystérie est corrélative d'un impossible à l'endroit du sexe. C'est ce que les hystériques ne cessent de questionner par leurs symptômes, leurs corps et leurs mots. Ils sont de ce fait une référence pour notre thème.

Tous les cas d'hystérie masculine ou féminine décrits par Freud puis Lacan sont autant de façons d'interroger ce qu'est une femme, un homme, ce qu'est le sexe. Comment faire avec ce qui crée insidieusement ou bruyamment turbulence chez tous les parlants ? C'est pourquoi je n'ai pas intitulé mon exposé « Le choix hystérique » mais « Choix hystérique », pour insister sur le fait que chacun tente de régler l'énigme du sexe au regard du noyau hystérique de la structure. Parce que, même si chacun peut se placer au niveau de sa jouissance sous la bannière « homme », comme l'hystérique, ou sous celle de « femme », seule la parole dans une analyse nous enseigne sur le choix de jouissance. Mais le choix du sexe se résume-t-il à un choix de jouissance « homme » ou de jouissance « femme » ? Si les hystériques *font l'homme*, j'avance que ce qui est visé concerne quelque chose de plus intime : une quête absolue, désespérée pour faire « bouche-trou » au non-rapport sexuel, jusqu'à mettre parfois le réel du corps en danger, le mettre à distance, le convertir, y renoncer, voire abuser des corps pour des retrouvailles impossibles. Le choix du sexe « hystérique » rencontrerait-il plutôt une difficulté à traiter la place du vide, serait-ce en somme un « non »-choix du sexe ?

## Le sexe

Le sexe, par définition, désigne la différence constitutive du mâle et de la femelle. Dans l'espèce humaine, le nourrisson dès son arrivée au monde est nommé garçon ou fille à partir d'une différence sexuelle externe, à partir donc de ce qu'il y a ou de ce qu'il n'y a pas. Et, comme le précise Lacan dans *...Ou pire*, ce n'est pas le petit humain qui se distingue, on le distingue pour l'état civil. Simultanément, du fait du langage, cette désignation fait nomination « mâle ou femelle », s'inscrit comme « masculin ou féminin ». De plus, cette désignation localise l'endroit d'où s'originent les petits sujets. Enfin, chez Lacan, il y a un écart encore plus significatif par rapport à l'anatomie : « homme » et « femme » sont des signifiants. Ils suscitent donc le malentendu, la confusion parfois, et ne peuvent pas être une vérité absolue. On comprendra bien que garçon et fille sont aussi des signifiants, mais en cours de choix sexués si on peut dire, puisque, lors de son développement, l'enfant rencontrera une discordance par rapport à son propre corps ; cela signera que le langage a mordu sur la chair et a altéré ce qui est donné, et ce qui est donné crée de fait un conflit. Le cas du petit Hans est exemplaire en ce sens.

« Être femme », « être homme » s'actualisera donc dans l'après-coup, et parfois avec certitude chez certains sujets. Cela explique que ce n'est pas parce que le petit sujet est désigné par le signifiant « fille » ou par celui de « garçon » qu'il fera logiquement le choix de sa désignation de naissance. Il y a là un mystère, car à la fois le sujet s'oriente par rapport à ce sexe natif, et progressivement il réagira avec tous les vacillements subjectifs à ce que la nature lui a donné : en y adhérant, en le contestant, en le refusant, en le niant, en le maltraitant, voire en voulant changer de sexe.

Freud avait déjà soulevé ce point quand il affirmait que les concepts de génital et de sexuel ne se superposaient pas. Le sexuel excède les organes génitaux. Il avait bien repéré que la fonction du sexe consistait à obtenir du plaisir à partir de zones corporelles diverses, dont la bouche, une des premières ouvertures érogènes sollicitées au début de la vie. Ce n'est qu'à la phase phallique, avancera-t-il, que l'organe mâle jouera son rôle de subordination, les pulsions partielles se soumettant alors au primat des organes génitaux. Cependant, Freud apportera une précision majeure : « Il n'existe pas un primat génital, mais un primat du phallus<sup>3</sup>. » Au niveau de l'inconscient, le phallus est dès lors le signifiant boussole, on pourrait dire « le sexe boussole » pour les deux sexes au regard de la présence ou de l'absence réelle de l'organe. Avec Freud, le phallus reste encore captif de l'imaginaire. Il ajoutera toutefois une remarque importante : cette subordination « ne se

réalise pas toujours sans dommage <sup>4</sup> ». Cela souligne bien que la question qui nous occupe ne va pas de soi.

Lacan, lui, au cours de son enseignement, va d'abord maintenir la position freudienne, mais revisite le complexe d'Œdipe à la lumière de l'inconscient structuré comme un langage. Il introduit la dialectique « avoir ou pas, être ou pas » le phallus et met en avant la prévalence phallique non plus du côté de l'imaginaire mais du côté de la structure même du signifiant. C'est dire que le phallus est posé comme signifiant symbolique. Ainsi, l'organe masculin par sa forme, sa provocation, son instabilité est un matériel, « un magasin-accessoire du signifiant <sup>5</sup> » dira Lacan pour les identifications imaginaires. C'est donc l'ordonnance symbolique qui réglerait la différence des sexes. L'anatomie est toujours imaginaire et l'organe n'est qu'un indicateur re-traité par le langage. Il n'est donc pas nécessairement en phase avec la position sexuée que prendra le sujet et ne détermine nullement le choix d'objet vers l'autre sexe. Finalement, le langage a pour effet de dénaturer le corps en opérant une soustraction de jouissance, un manque à jouir, ce qui laisse une place vacante pour le désir.

### Homme, femme

Dans les séminaires plus tardifs de Lacan, le phallus va rester la boussole sur laquelle s'appuie tout ce qui tourne autour du sexe. En revanche, Lacan n'aborde plus seulement la question par le manque et le désir, mais reconsidère la place du corps, et celle centrale de la jouissance. Il écrit des formules logico-mathématiques pour tenter de décrire la jouissance sexuelle et répondre à l'énigme du choix du sexe. Avec les mathèmes de la sexuation, il définit les hommes et les femmes comme personne ne l'avait fait auparavant. Est appelé *homme* celui ou celle qui est tout soumis à la fonction phallique. Celle-ci est une jouissance qui fait limite du fait du langage. Est appelé *femme* celle ou celui qui n'y est pas-tout soumis. Ce pas-tout concerne une jouissance dite supplémentaire. Du côté *femme*, on ne peut parler que d'une femme, une par une, alors que, du côté homme, on peut parler de l'Homme parce qu'il y a l'exception mythique du Père de la horde qui échappe à la fonction phallique. Une femme, quant à elle, est divisée entre un certain rapport à la jouissance phallique <sup>6</sup> et l'autre jouissance *en plus*. C'est une jouissance énigmatique dont elle ne peut rien dire, si ce n'est de l'éprouver, ce qui peut la rendre absente à elle-même. Ainsi, les formules de la sexuation indiquent que le sexué est du côté de l'être, et le pas-tout ouvre une perspective nouvelle de la jouissance qui interroge sur ce qui échappe au langage articulé, au symbolique.

Freud l'avait au fond déjà pressenti quand il avouait sa difficulté à décrire l'évolution sexuelle de la petite fille. Il a pourtant tenté d'en décrire les détours mais à partir de la division de l'organe féminin entre le clitoris, petit organe viril, et le vagin, continent noir. Cette coexistence anatomique aurait pour conséquence, selon Freud, que le développement sexuel de la fille se divise en deux phases : l'une aurait un caractère masculin et l'autre serait « spécifiquement féminine <sup>7</sup> ».

La fille reconnaîtrait sa différence par comparaison avec le sexe visible du garçon. Pour reprendre Freud, « elle a vu cela, elle ne l'a pas et veut l'avoir <sup>8</sup> ». Elle prend acte, et se débrouille comme elle peut pour répondre à ce constat. Freud décrit trois façons d'y réagir. Selon une première réaction, la petite fille est insatisfaite de son petit organe et renoncera à la sexualité. La deuxième réaction concerne « le complexe de masculinité » ; la fille ne veut pas démordre de l'idée qu'un jour elle aura le pénis, ce qui deviendra le but de sa vie. Freud décrit enfin une troisième direction *très sinieuse*. Elle déboucherait sur l'attitude féminine normale qui choisit le père comme objet, ce qui serait la forme finale du complexe d'Œdipe. Seulement, Freud constate que c'est l'ensemble de ces orientations sexuelles qui sont sinieuses, discontinues. Il y a une instabilité car « pas-tout » est orienté par le phallus, comme je l'ai évoqué plus haut. Mais l'hystérie, elle, est une réponse névrotique à ce qui serait un désavantage, une insatisfaction, mais du côté anatomique.

Dans le *Séminaire III*, Lacan reprendra le détour que doit faire la fille quant à l'identité de son propre sexe en apportant des précisions éclairantes. En effet, pour symboliser il faut un matériel, un appui imaginaire. Ce qui veut dire que pour ce qui est du sexe féminin, qui « a un caractère [...] de vide, de trou <sup>9</sup> », le symbolique « manque de matériel ». Ainsi, la fonction du moi chez les hystériques concerne son rapport avec un signifiant qui manque : « Il y a dans l'inconscient quelque chose qui fait absence, que le corps féminin illustre », ajoutera Lacan. Il reprendra le terme d'*absence*, en 1973 dans « L'étourdit », quand il écrira que l'ab-sens (en deux mots) désigne le sexe. Le néologisme insiste me semble-t-il sur la distance qui existe entre le sens et le sexe, comme le soulignent le préfixe *ab*, la coupure et le trait dans la réécriture même du mot absence. Dans l'inconscient, il n'y aurait pas de sens au sexe, peut-on parler ici de forclusion du sexe ?

### Faire l'homme ?

Et l'hystérique fait comme si ça existait. L'hystérique s'évertue à faire l'homme, on peut même dire, il se le fait : il fait consister le phallus qui est

un semblant et le coupe, parce que, en même temps, il a peur de ce semblant construit par le langage. Une analysante me disait que pour elle le pénis, c'est toujours l'organe en érection, jamais détumescent ! En revanche, si l'organe est réellement là, dans le corps à corps, il y a une véritable menace qui convoque l'ab-sens. Là, où le signifiant ne peut pas répondre.

Cela nous conduit à un autre point qu'avait relevé Freud : le lien à la mère ou au premier objet d'amour peut être ravageant, et tout particulièrement pour la petite fille. Je pense que « le choix du sexe » dans l'hystérie prend en compte ce lien. Même si la revendication phallique est au cœur de l'habillage hystérique, l'hystérique appelle l'Autre maternel, appelle l'amour. Ainsi, le choix de jouissance de l'hystérique peut n'être pas tout sous la bannière « homme ». Car il faut bien préciser que le choix du sexe dans les formules de la sexualité concerne uniquement le sujet. Et je remercie Patricia Dahan de l'avoir soulevé lors d'une soirée du séminaire École l'an passé, je la cite : « En exigeant la place de l'exception, le "toute femme" est ce que l'hystérique énonce en tant que sujet, ce qui [continue-t-elle] est tout à fait indépendant de son choix de jouissance sexuée. »

Justement, pour ce qu'il en est du sujet, Lacan affirmera que l'hystérique n'est qu'un effet comme tout sujet, il concerne par conséquent le signifiant. Comme sujet, et de par sa structure, l'hystérique « force [écrit Lacan] "la matière signifiante" à avouer <sup>10</sup> » – affirmation forte qui me semble très juste. Je dirai que l'hystérique force à avouer la vérité sur le sexe, l'impossible à dire, il force à avouer ce qui est forclos, insupportable. Ce qui en effet peut le rendre insupportable. Faire un choix de jouissance ne serait alors qu'une réponse au non-rapport sexuel, et pourtant nous n'avons pas d'autre choix au regard du signifiant. Pour autant, il y a un mystère qui échappe au sujet.

Peut-on poser alors qu'il y aurait le choix du sujet barré qui fait un choix forcé d'aliénation, et celui du parlêtre, du corps parlant qui pourrait échapper à ce « faire l'homme » ? Le choix du sexe serait-il un choix subtil qui nouerait un choix d'identification à un reste qui concerne une jouissance autiste délétère ou pas, reste qui n'a pas été pris dans les rets du symbolique et qui crée une discordance profonde ? Est-ce ça l'autre jouissance, cet en-plus de jouissance ? Souvenons-nous de Hans, quand il rencontre le réel du sexe, il rencontre simultanément un « qu'est-ce que c'est que ça <sup>11</sup> » de la jouissance. Quand l'enfant n'arrive pas à faire avec, il témoigne par ses symptômes d'une angoisse face au réel. Le choix de jouissance serait-il une tentative de domestication de ce reste ? La névrose, quant à elle, serait-elle un pis-aller de cette domestication ?

## Du choix

Arrêtons-nous maintenant pour continuer dans ce sens sur le terme de *choix* que Freud utilise très tôt, dès 1897 dans *La Naissance de la psychanalyse*. Il pose dès le départ que le choix de la névrose se rattache au sexuel, tout en se demandant pourquoi un sujet fait ce choix : comment il devient hystérique, obsessionnel ou paranoïaque. Il avance que quelque chose se jouerait lors du refoulement : « Une source de joie intérieure [écrit-il] se transforme en dégoût intérieur <sup>12</sup>. » Qu'indique ce passage ? Le dégoût est caractéristique de l'hystérie, mais il faut bien entendre que Freud indique là que cela se rencontre pour tous. C'est cohérent avec le fait que la névrose est structurellement hystérique, et que l'hystérie n'en serait que le paroxysme.

Freud repère donc que le refoulement, je pense qu'il parle ici du refoulement originaire, produit une transformation, signe que quand entre en jeu l'incorporation du langage quelque chose produit un rejet du sexe, que l'affect de dégoût révèle. Cet affect serait bien le seul témoin d'un réel au niveau de la structure même du langage. Lacan dira de la sexualité dans *L'insu* qu'« il y a des personnes que ça dégoûte, ce qui quand même est un signe, signe positif, que ça les fait vomir <sup>13</sup> ». Et si Lacan parle de *vomir*, il convoque le trou de la bouche, d'où ça parle. On comprend alors que les hystériques ont conduit Freud à inventer la psychanalyse, à y déchiffrer l'impact du traumatisme sexuel, parce qu'il y a dans le symptôme un réel qui concerne le sexe dont Freud n'a pas mesuré l'impact. Ainsi le choix du sexe est-il intimement lié au choix de la névrose, elle est une solution du parlant face à l'énigme sexuelle.

Dans *La Naissance de la psychanalyse* Freud rapporte justement une petite vignette clinique qu'il donne comme modèle pour décrire le symptôme hystérique. Emma a une phobie : elle ne doit pas entrer *seule* dans une boutique. Elle raccroche cette peur à un souvenir : peu après sa puberté, elle entre dans un magasin pour faire un achat, et un des deux hommes présents rit ; elle sort précipitamment car elle a l'idée que les deux hommes se moquent, non d'elle, mais de ses *vêtements* ; elle précise que l'un des deux hommes lui a plu. L'analyse fait surgir un autre souvenir. À 8 ans, Emma entre dans une boutique pour acheter des friandises, et le marchand porte la main, à travers *l'étoffe de sa robe*, sur ses organes génitaux. Elle y retourne. Et c'est à partir de là qu'elle se reproche d'y être retournée, comme si elle avait voulu provoquer le commerçant.

Il y a eu pour Emma une irruption de jouissance, un attentat à sa pudeur qu'elle n'a pas pu alors traiter. Le premier souvenir refoulé qui conjugue excitation et menace s'est transformé en fuite dans le second, et

seul le *vêtement* se maintient dans le souvenir d'Emma. Elle répète le danger subjectif avec le symptôme phobique. La phobie serait-elle une variante du dégoût lié à ce *trop tôt* du côté sexuel qui ferait chez Emma effraction-attraction ? Hypnotisée et captive de l'Autre dans le premier souvenir, elle y retourne. Au lieu de fuir comme dans le second, elle fait le choix de la névrose hystérique : son désir est du côté du désir de l'Autre, elle en est l'esclave. La phobie la protège de cette dépendance que le signifiant ne peut encore articuler mais aussi de sa propre jouissance.

Lacan convoquera lui aussi le choix de la névrose. Dans *L'Éthique de la psychanalyse*, il avancera que le petit humain définit sa première orientation subjective, son choix de névrose par rapport à *das Ding*, qui est le premier objet extérieur et étranger qu'il rencontre. *Das Ding*, c'est La Chose hors signifié, l'Autre absolu. Le nourrisson confronté à la détresse réelle du début de sa vie est tout suspendu à l'Autre, à l'Autre du langage, à l'Autre des affects, à l'Autre pulsionnel, mais aussi à l'Autre du soin, car il est aussi pris dans un corps à corps avec ce corps étranger, qui va lui devenir plus ou moins vite familier, voire rester une étrangeté. Pourtant, ce premier objet peut être vécu comme objet d'insatisfaction par ce tout petit qui deviendra alors hystérique. C'est donc autour de l'insatisfaction que « s'ordonnera, s'organisera l'expérience spécifique de l'hystérique ».

Ce choix névrotique vise par conséquent l'Autre absolu. L'hystérique cherche à recréer un état centré sur une quête incessante, ambivalente à l'endroit de l'objet. L'hystérique croit à *das Ding*, il veut croire à la possibilité d'une jouissance absolue, et donc il veut croire au rapport qu'il n'y a pas, et il en veut à l'objet de cette insatisfaction, c'est une figure de l'Autre. Il ne sait pas qu'il en veut au langage lui-même. Ainsi, s'il s'identifie à l'autre sexe, c'est pour mieux viser l'objet homosexuel, l'Autre absolu, pour mieux interroger son propre sexe. Par exemple, ce que représente madame K pour Dora ; elle doit garder la clef de son mystère.

Ainsi, l'hystérique porte son insatisfaction comme un étendard et fait semblant d'être détenteur du semblant phallique, pour être l'objet précieux qui manque à l'Autre – « je voudrais combler l'autre, complètement », dira une analysante. Il se soutient d'un désir insatisfait pour laisser la place à l'Autre absolu, à l'imaginaire pour lui être fidèle, et faire fi d'elle, une femme. À la recherche de l'être femme, « l'hystérique fait l'homme [dit Lacan] qui supposerait la femme savoir <sup>14</sup> ». Il veut être tout simplement à la hauteur de *La femme qui n'existe pas*. Et pour Lacan, l'hystérique n'est pas une femme parce que, contrairement à une femme, elle ne se prête pas à être symptôme d'un autre corps, elle reste, dit Lacan, « symptôme

hystérique », tout occupée par le symptôme de l'Autre. Comment appliquer ici cette affirmation à un homme hystérique ?

Faire l'homme est une réponse pour tenter de suppléer au manque dans l'Autre, c'est-à-dire le sien. L'hystérique fait donc le choix du manque pris comme objet et en jouit, mais s'exclut comme objet de jouissance. Il souffre de l'impossible rapport, ce qui donne la touche pathétique, voire mélancolique de l'hystérique. Il n'y aura que les symptômes qui l'alerteront lorsque son choix ira trop loin, que son choix ne tiendra plus.

L'hystérique tente au fond de se dépêtrer d'un ravage qui le noue à l'Autre dont il n'arrive pas à se décoller. Il lui faut donc un os à ronger parfois de façon insensée à l'endroit de tout ce qui suggère l'emblème phallique. Le phallus articulé au langage est son seul recours. Car, si l'hystérique se crée un désir insatisfait, c'est peut-être d'abord pour faire face à un danger éprouvé lors de la rencontre avec le premier objet, lequel, avancera Lacan, a quelque chose de grouillant. Serait-ce ce qui revient d'une mauvaise rencontre avec un réel, avec le réel du signifiant ? Il y a quelque chose qui ne triche pas.

En effet, il y a ce qui insiste dans les symptômes hystériques, et, comme je l'ai déjà évoqué, il y a le symptôme qui échappe au sujet, qui ne fait pas manque mais trop. Cette notion d'insatisfaction suffit-elle maintenant à définir l'hystérique ? Si le désir était satisfait que se passerait-il ? Si l'hystérique n'était plus maître de son manque, quel danger pourrait l'atteindre ? Tout simplement sa propre jouissance masquée qui s'infiltrerait dans le labyrinthe des dits et de ses symptômes.

C'est ce qui commence à apparaître chez cette analysante quand elle affirme : « Je ne me plais pas dans un corps de femme, et en plus je ne me plais pas dans ce corps de femme. Je ne m'assume pas. Des fois j'ai envie d'arracher ma peau, à partir de la bouche ; comme un masque qu'on enlèverait. J'ai honte de ça. » Et le symptôme, c'est précisément ce qui se présente, dira Lacan, « sous un masque <sup>15</sup> ». En se levant dépitée, elle fera ce constat : « Je suis impuissante. » Et l'impuissance, c'est déjà énoncer l'impossible de la structure. Une coupure vient d'opérer.

### Conclusion : le sexe est un dire

Pour terminer, et soutenir ce qui précède, je ferai référence à une définition que Lacan donnera dans son dernier séminaire, *Le Moment de conclure*, je le cite : « Le sexe, je vous l'ai dit, c'est un dire ; ça vaut ce que ça vaut, le sexe ne définit pas un rapport. » Il ne parle alors ni de manque, ni de signifiant, ni de jouissance, il évoque au fond le sexe comme asexué. Nous nous trouvons dans une logique du réel indiquée par la formule « il

n’y a pas de rapport sexuel ». Le choix du sexe répond donc à une « béance irréductible », pour reprendre les termes de Lacan dans *...Ou pire*<sup>16</sup>. Nous sommes bien loin de l’organe et si près de notre humanité. En mettant cette définition en lien avec ce que dit Lacan du dire dans « L’étourdit », il s’agit de saisir que le dire est du côté de l’énonciation, en tant qu’elle est un événement qui fait acte. *Le dire* a un effet de coupure et donc un pouvoir de transformation. Alors, si le sexe est un dire, on peut en déduire que le choix du sexe ravageant d’un parlêtre peut subir un changement par le surgissement d’un dire, d’un dire singulier. L’analyse pourrait bien faire vaciller les lignes, voire modifier quelques coordonnées, puisqu’elle laisse un espace vacant pour ce dire.

*Mots-clés : sexe, femme, structure, Autre absolu.*

---

\*↑ Intervention à Grenoble le 18 octobre 2014, dans le cadre de la préparation aux Journées nationales de l’EPFCL-France à Paris : « Le choix du sexe ».

- 1.↑ S. Freud et J. Breuer, *Études sur l’hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 208.
- 2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre*, 1976-1977, inédit, leçon du 19 avril 1977.
- 3.↑ S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 114.
- 4.↑ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 2004, p. 16.
- 5.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p.199.
- 6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011. Lacan formule : « La femme a quelque part rapport à la fonction phallique, et rien de plus » (p. 46).
- 7.↑ S. Freud, *La Vie sexuelle, op. cit.*, p.142.
- 8.↑ *Ibid.*, p. 127.
- 9.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 199.
- 10.↑ J. Lacan, « Conférence Yale University, Law School », novembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 38-41.
- 11.↑ J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », dans *Pas-tout Lacan*, 4 octobre 1975.
- 12.↑ S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 207.
- 13.↑ J. Lacan, *L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre, op. cit.*, leçon du 19 avril 1977.
- 14.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, D’un Autre à l’autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 387.
- 15.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l’inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 224.
- 16.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 41.

## Anne Lopez

### Le choix du sexe... \* ?

Jusqu'alors je ne m'étais jamais posé la question sous l'angle du « choix du sexe », comme si l'usage courant des signifiants homme et femme suffisait à ne rien vouloir savoir de plus et restait à un niveau de conscience courant, comme Lacan en parle sous le terme de « discourcourant », le monde des banalités en somme. Un choix suppose un « ou, ou », ce qui est loin de l'approche psychanalytique de l'être sexué. En somme, cette expression m'a suffisamment divisée et surprise pour me mettre au travail.

Dans le discours actuel, avec les changements profonds quant aux mœurs, audit mariage pour tous et aux revendications de genres, quelque chose semble s'ébranler dans ce vieux monde et ses identités sexuées. Est-ce vrai ? Donc réinterroger ce que le discours analytique nous apporte dans le choix du sexe semble tout à fait intéressant et même nécessaire.

À travers les découvertes de Freud la sexualité n'apparaît que comme sous-jacente, dite entre les mots, entre les signifiants. On peut penser à ces premières hystériques, comme Anna O. atteinte d'un symptôme de grossesse fictive qui affole Breuer : Freud n'en fait qu'un élément de l'amour de transfert. Lacan, d'ailleurs, en rajoute en soulignant la jalousie de la femme de Breuer qui trouve que, vraiment, il s'occupe un peu trop de cette jeune femme. Breuer mettra enceinte sa femme très peu de temps après. Freud en 1913 nous signale, je le cite ici : « La reconnaissance des pulsions partielles des zones érogènes et de l'extension ainsi conquise du concept de jouissance [ce mot jouissance est rare chez Freud], par opposition à celui plus restreint de fonction génitale est *une question de vie ou de mort* pour la psychanalyse <sup>1</sup>. » Ce qui s'écrit dans l'inconscient est de fait a-sexué, est écrit par la pulsion comme battement entre ouverture et fermeture de l'inconscient. D'ailleurs, l'interprétation joue de ce battement et de cette coupure par les scansions.

Lacan reprend de façon tout à fait nouvelle la notion d'inconscient comme une mise en acte de la réalité sexuelle. Je fais référence surtout au *Séminaire XI, Les Quatre Concepts...* – que sont l'inconscient, la répétition,

le transfert et la pulsion. Dans ce séminaire, Lacan dit que l'interprétation ne vise pas le sens. Il s'agit plutôt de réduire les signifiants dans leur non-sens. Il souligne le chiffrage qu'est l'inconscient, c'est-à-dire que rien ne s'écrit dans l'inconscient que chiffrage et déchiffrage ; il insiste beaucoup et plus particulièrement dans *Les non-dupes errent* (11 juin 1974) pour dire que le sens est ce qui se substitue au sexuel, justement là où le sexuel est absent, absence comme écriture dans l'inconscient. D'où la formule si souvent répétée : « Il n'y a pas de rapport sexuel » dont l'inconscient pourrait rendre compte. Il avancera d'ailleurs, dans la conférence « La troisième », que l'interprétation si elle veut réduire le symptôme tentera de ne pas le nourrir de sens pour ne pas le faire proliférer et aussi parce qu'il y a en lui quelque chose de vital pour le sujet puisqu'il est fait du réel, on pourrait dire que c'est un fait du réel.

Mais alors comment poser la question d'une quelconque différence sexuelle ? Différents textes montrent l'élaboration constante de Freud et de Lacan pour situer, parler de ce que serait la sexualité féminine. Rappelons ici ces textes passionnants :

- de Freud : « L'organisation génitale infantile » et « Sur la sexualité féminine » (1931) dans *La Vie sexuelle*, « La féminité » (1932) dans les *Nouvelles conférences d'introduction* à la psychanalyse ;

- de Lacan : « La signification du phallus », « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », ...*Ou pire, Encore, Les non-dupes errent*, particulièrement la leçon 11, « L'étourdit » ;

- de Colette Soler : *Ce que Lacan disait des femmes*.

Tout commence dès la naissance du sujet, à ce moment mythique où l'intrusion du langage se fait avec une perte fondamentale, objet d'une jouissance écornée : le sujet fera, on peut le dire, l'expérience fondamentale d'une satisfaction toujours insatisfaisante entre jouissance obtenue et jouissance attendue, ce qui est presque consubstantiel du désir humain. Freud comme Lacan reprendront sans cesse l'affirmation que la sexualité, la libido est phallique, c'est-à-dire ne s'affirme que de la façon mâle.

Il faut bien sûr penser à ce qui apparaît dans les premiers temps de l'existence : la rencontre de la différence sexuelle entre père et mère suppose la symbolisation du phallus, la mère est castrée, elle ne l'a pas. Se joue alors la difficulté pour le petit sujet et surtout la petite fille de faire avec ce signifiant dont elle n'a pas l'organe, et dont les substituts seront les objets pris dans la parenthèse phallique, les fèces et l'enfant, objets portés par une demande inconsciente. La clinique avec les toutes petites filles nous apprend quelque chose de cette difficulté qui les entame plus ou moins et

qui donne lieu à une soumission, une révolte ou des revendications envers cette mère qui jouit du père, jouissance qui leur est énigmatique.

La difficulté pour celle qu'on range côté fille anatomiquement parlant est la suivante : il lui faut passer par la privation réelle d'un objet qui n'a d'existence que symbolique. Une absence forcée par le symbolique de quelque chose qui « inexiste » pour elle. L'organe phallique est coupé par le signifiant, et il devient le signifiant par excellence.

Une véritable entrée en analyse d'un sujet pose dès le début la question du désir et surtout celle du désir de l'Autre. Dès la naissance on lui attribue l'étiquette fille ou garçon, ce qui va être questionné par l'analysant au travers du désir de l'Autre.

En analyse, le sujet barré va travailler sous l'assujettissement de la chaîne signifiante. À chaque fois qu'il fait un choix il y a perte. Tout signifiant déchiffré porte la castration, c'est-à-dire une jouissance limitée du Un. On peut relire les processus d'aliénation et de séparation que Lacan a précisés, toujours dans ce même *Séminaire XI*. L'analysant dans ses dits est a-sujet ; il court comme moins-un sous la chaîne. Le soutien du désir se fait à travers des identifications mais sans que la pulsion s'y satisfasse ; aussi, on pourrait dire que la vie pulsionnelle dépasse le sujet sous la forme de son symptôme, qui est le plus réel et le plus vital pour le sujet, malgré son fantasme. Le fantasme est cette phrase qui conjoint le sujet barré, divisé, en syncope avec un objet pulsionnel ; il assure normalement la réalité du sujet. Pourtant, ce n'est qu'à travers le fantasme construit, déconstruit, défait dans l'analyse qu'il y aura quelque chance d'avoir accès au réel, réel traumatique contre lequel le sujet s'est, depuis toujours, rempardé. On voit bien me semble-t-il que fantasme et symptôme couvrent le réel du non-rapport sexuel ; les plus belles et les plus tragiques histoires d'amour et de haine, de guerre, mais aussi toutes les productions sociales et culturelles le couvrent grâce au désir humanisé.

La psychanalyse vient en place du non-rapport sexuel en tant qu'elle réalise la division du sujet qui soude par le transfert – le sujet supposé savoir – le psychanalysant au couple analysant-analyste. Reste la question : fantasme, pulsion et inconscient ne disent rien d'une quelconque identité sexuée. Quelque chose peut être dit de la libido mâle phallique mais rien de ce que serait une femme. Un homme, pas n'importe lequel, peut avoir choisi une femme, ou plusieurs femmes, peut avoir choisi d'avoir un symptôme femme, mais cela ne l'oblige en rien. Il peut choisir aussi bien un homme. S'il choisit une femme, cela ne sera que *quoad matrem*, comme ce qui lui a manqué de l'objet maternel dans l'irruption de langage, le fameux

objet perdu, plus-de-jouir, petit *a* de son fantasme, qu'il attribue dans le commerce sexuel à sa « commère », à entendre comme commerce et comme mère... le sens de *quoad matrem* étant « mère avec ». On est un peu stupéfait dans notre monde moderne de cette position de Freud qui pense que l'idéal pour un homme serait de trouver une femme-mère. Mais n'y voyons pas une simple baliverne, parce qu'il y a un je-ne-sais-quoi qui souvent fonctionne comme cela... malgré les multiples possibilités actuelles dans notre société (pas partout justement, nous ne le savons que trop) de pouvoir, de savoir et d'ouverture à tous les champs phalliques pour les femmes comme pour les hommes.

Lacan a repris la question d'une manière un peu différente. D'abord en restant fidèle à Freud, en accentuant le désir de la mère dans sa métaphore paternelle, par laquelle la mère est barrée par le père ou plutôt barrée par le désir qu'elle a du père. Puis, devant la possibilité qu'autre chose puisse fonctionner en place de cette fonction paternelle, voir « Joyce le Sinthome », il a cerné le désir d'un homme pour une femme comme symptôme de l'homme. Un homme fait d'une femme un partenaire-symptôme : « une femme qu'il se soit acquise pour lui faire des enfants <sup>2</sup> ». En somme, il va de la mère à la femme puis de la femme à la mère, sans obligation bien sûr.

Pour l'humanisation du petit encore faut-il que l'homme en question ait le symptôme père. À ce sujet, il me semble qu'il faut souligner un fait frappant côté père : le même homme devenu père de différents enfants peut remplir sa fonction pour certains mais pas pour tous. Lacan cherchera toujours à préciser ce qu'est la fonction père, en rappelant que ce dire de nomination fait appel au sujet, libre à lui d'y répondre ou non ; et surtout en indiquant que la fonction peut être portée par un dire qui n'a rien à voir avec ledit père existant géniteur ou non ; que la fonction de nomination peut être portée par n'importe quelle identité sexuée. En 1964, Lacan s'exprimait ainsi : « Dans le psychisme il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ou de femelle. Les voies de ce qu'il faut faire comme homme ou femme sont entièrement abandonnées au drame, au scénario qui se place au champ de l'Autre <sup>3</sup>. » Là, le sujet est entièrement aliéné aux grands Autres du désir. En 1971, dans *...Ou pire*, Lacan dit : « Pour ce qu'il en est de tout ce qui se pose comme le rapport sexuel... la règle serait bonne que le psychanalyste se dise sur ce point – qu'ils se débrouillent comme ils pourront <sup>4</sup>. » C'est un conseil précieux pour nous. Pas de pousse au mariage, à un homme ou à une femme, pas de pousse à la procréation...

Un peu plus tard, Lacan dira que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres <sup>5</sup> ». On voit bien une position différente,

une mise en cause de ce « tout se joue au champ de l'Autre ». On pourrait peut-être dire : pas tout se joue...

Il y a, l'hystérique nous l'enseigne, une difficulté particulière faite aux femmes du fait du signifiant forclus de l'inconscient, en dehors du mot « femme » qui, lui, existe bien. Je pense que l'hystérie est une névrose riche, variée et la plus logique qui soit par rapport à cette forclusion de ce qu'est une femme. En fait, quoi de plus simple, là où rien ne peut s'en dire – lesdites femmes on les dit-ffame, nous dit Lacan –, que de s'appuyer d'une position prise dans le registre de l'homme et du père en premier lieu, pour tenter/se tenter/se sustenter de leur regard pour exister, de leur point de vue sur une femme et plus spécialement de leur point de vue sur la mère en question dans l'approche que l'homme, le père a du désir de l'Autre premier réel, la mère pour l'enfant.

L'hystérique s'identifie symboliquement au point de vue de l'homme. Mais cela ne dit rien pour elle de ce qu'est sa jouissance, celle de son être sexué. Être le phallus pour un autre la satisfait de prendre appui du manque pour s'assurer d'être.

Un point serait à questionner. Il n'est pas sûr que l'on retrouve toujours chez les hystériques actuelles la grève du sexe. Il me semble que cela se présente un peu différemment aujourd'hui. La libération des mœurs joue comme appel à avoir des relations sexuelles, mais les jeunes femmes qui ne font pas avarice de leur corps n'en jouissent pas forcément, parce qu'il semble qu'elles retiennent une jouissance qui les dépasserait, elles se retiennent soit par maîtrise, soit plus inconsciemment parce qu'il y faudrait quelques paroles d'amour qui ne se trouvent pas si fréquemment.

### Et Freud ?

On pourrait dire qu'avec l'Œdipe Freud a trouvé une résolution de la différence sexuelle qui allait plutôt dans le sens d'une conformité aux modèles sociaux culturels de l'époque, tout en se rendant compte de certaines limites quant à ce qui restait la constante pulsionnelle, l'inertie et les pulsions refoulées.

Mais Freud a ouvert la question de la féminité, de ce « continent noir » grâce au travail d'autres psychanalystes de son époque. À ce sujet, il attribue cet état de fait à leur propre féminité ou plutôt à leur côté « mère <sup>6</sup> », qui aurait permis à leurs analysantes de retrouver non pas l'origine du monde mais le monde foisonnant de la petite enfance avec la mère, comme ce préexistant si complexe et si ambivalent.

Ne croyons pas que Freud avait tant de préjugés que cela. On peut lire son non-conformisme dans cette citation que vous avez peut-être lue dans la présentation de Françoise Lespinasse pour le séminaire à Dijon. Dans une lettre à Stefan Zweig, en 1926, Freud écrit : « Pourquoi l'homme ne peut-il pas accepter l'amour physique de l'homme, même lorsqu'il se sent très fortement lié à lui sur le plan psychique ? [...] l'amour d'homme à homme serait aussi plus facile [...] il serait peut-être plus satisfaisant étant donné qu'il n'aurait pas à dépasser ce dernier reste d'étrangeté entre homme et femme et ne recèlerait pas ce supplément de sadisme qui envenime les relations des deux sexes <sup>7</sup>. » Freud remet là en question l'évidence d'un choix hétérosexuel. Sans entrer dans l'analyse de cet écrit, gardons en tête le signifiant étrangeté.

Dans ...*Ou pire*, Lacan prévoit que l'homosexualité va devenir normale « en moins de deux », dit-il : « Ça, ça va tomber sous la cloche du normal, à tel point qu'on aura de nouveaux clients en psychanalyse qui viendront nous dire : "– je viens vous trouver parce que je ne pédale pas normalement". Ça va devenir un embouteillage <sup>8</sup>. »

Dans ce séminaire ...*Ou pire*, Lacan élabore en partie les formules de la sexuaction. Je suis toujours épatée de la manière dont Lacan lit et anticipe le réel, à partir du constat de l'état des lieux d'une société. Je pense que c'est un effet de son savoir-faire concernant les rencontres, les frottements, les changements et la lecture des quatre discours qui lui permet cette lucidité sur l'évolution des mœurs. Il souligne aussi les processus ségrégatifs qui apparaissent de plus en plus sous l'effet de la mondialisation. Je ne sais pas si nous savons toujours « rejoindre la subjectivité de notre époque », qui est une expression de Lacan. Lacan, lui, se faisait tailleur du réel. Nous, nous nous y efforçons bien sûr, on est forcément de son époque... Mais bien lire cette subjectivité est autre chose ; c'est un axe qu'il faut suivre pour savoir être semblant d'objet *a*, reste, déchet du discours de notre époque.

Dans « L'étourdit <sup>9</sup> », Lacan met en avant la fonction phallique qui supplée au rapport sexuel. Cet « être ou avoir » le phallus devient ce qui fait obstacle au rapport sexuel, d'y suppléer. À cette fonction phallique « les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument <sup>10</sup> ». C'est à partir de là que Lacan élaborera lesdites répartitions de la sexuaction. Citons la manière si élégante, d'un style maniéré, avec laquelle Lacan nous parle des femmes. « Je ne ferai pas aux femmes obligation d'auner au chaussoir de la castration la gaine charmante qu'elles n'élèvent pas au signifiant <sup>11</sup>. » Lacan parle de « chicane logique dont le rapport au sexe s'égare à vouloir que ses chemins aillent à l'autre moitié <sup>12</sup> ».

Que peut-on espérer d'une analyse et de sa fin quand il s'agit de la névrose hystérique ? Je vais essayer de dire quelques petites choses sur les possibles transformations et changements qui peuvent arriver en fin de cure, en nous gardant de généraliser, de dire : toutes les analyses, ou de dire toutes les femmes, ou encore de dire tous les psychanalystes. C'est bien pour cela que Lacan parle « du » psychanalyste, du, comme une étoffe de matière... fait de matière, déchet de discours. En somme, dans tous ces domaines, analysant, femme ou analyste, rien ne peut être dit universel, rien n'est prédicable, il n'y a pas d'exception qui pourrait fonder le tous, l'universel.

Mais avant, je vais passer par deux références externes à la psychanalyse avec Pascal Quignard et George Sand, dont le premier parle dans son livre *Les Désarçonnés*.

Pascal Quignard est un écrivain tout à fait passionnant. Pendant tout un temps il fut homme du monde, de la culture et de l'édition, monde qu'il a abandonné vers 50 ans pour ne se consacrer qu'à l'écriture. Il parle souvent des deux points qui balisent l'existence : la scène primitive d'où le sujet a été produit et la mort, deux points d'où l'être parlant est exclu, c'est-à-dire l'ek-sistence dont parle Lacan. Jeune homme, entre 16 et 18 ans il alterne des périodes d'anorexie et de mutisme. Il dit du langage : « Dire que nous sommes des êtres de langage (précaire) comme le fait la société est profondément faux... Nous ne sommes pas des êtres parlants, nous le devenons. Le langage est un acquis précaire, qui n'est ni à l'origine, ni à la fin car souvent la parole erre et se perd avant même que la vie cesse <sup>13</sup>. » Acquis précaire, dit-il, à quoi j'ajoute qu'il s'est construit d'abord avec *lalangue* en un seul mot, dite maternelle.

Il dit aussi : « Le silence, c'est sans doute ce qui m'a décidé à écrire, à faire cette transaction, être dans le langage en me taisant », certainement comme réponse à ses symptômes de mutisme et d'anorexie. Voilà un traitement efficace du symptôme premier devenant écriture. Il parle, et je pense qu'il a de nombreuses affinités avec la psychanalyse, de l'écriture comme création. Citons encore : « Cet espace où le livre trouve à s'engendrer est introuvable dans le réel. Il est l'inimaginable au sein du symbolique. Il est vide <sup>14</sup>. » N'est-ce pas une magnifique illustration de  $S(A)$  ?

Dans *Les Désarçonnés* il parle de George Sand à Nohan. À 4 ans, on lui apprend dans une petite pièce la mort de son père, décédé à la suite d'une chute de cheval. Elle partira au couvent où elle se sentira bien, mais on l'y en retirera vers ses 16 ans. Elle tente de se suicider en se jetant à l'eau mais c'est son cheval qui la sort de l'eau en la poussant sur le bord de la rive...

George Sand écrira toujours son œuvre dans cette même pièce lorsqu'elle se trouvera à La Châtre, pièce qu'elle n'appelle pas bureau, ni cabinet de travail, mais l'Absence. Toute sa vie, dit P. Quignard, elle désirera être absente à l'intérieur de l'Absence : « Toute sa vie, elle attendit que son père eût fini d'être mort <sup>15</sup>. » L'écriture poétique de P. Quignard est présente dans cette phrase. George Sand s'absente par l'écriture dans l'absence.

J'y fais référence comme un trait particulièrement similaire à ce que Lacan appelle l'armature de l'hystérique, son amour pour le père, ce qui n'empêche pas George Sand d'écrire une œuvre conséquente, d'avoir de brillants amants, de fumer le cigare, de s'habiller de façon masculine et de prendre comme pseudonyme George Sand, de son vrai nom Aurore Dupin, baronne Dudevant. Elle prendra cause pour les femmes, contre le mariage, pour la passion amoureuse. C'est finalement une efficace hystérie, basée sur une profonde souffrance d'enfant.

### Quid des changements dans l'analyse ?

Au cours d'une analyse, la demande va se trouver peu à peu évidée ; s'y inscrivent les tours de la répétition essentiellement autour du trait uniaire comme mémorial de jouissance qui marque le pulsionnel, fixation d'une satisfaction pulsionnelle au niveau du corps en lien à la demande de l'Autre. Le fantasme est défense face au désir de l'Autre. C'est par sa construction dans un aller-retour où s'inscrit le moins phi, du côté sujet, puis du côté objet pulsionnel, que le sujet va pouvoir s'équivaloir à son objet ; il dévoilera le fantasme qui a servi à masquer la castration de l'Autre en lui attribuant une jouissance qui est celle du sujet. Il s'agit de se faire, le « se faire » de la pulsion qui soutient l'Autre et obture la castration, la sienne propre et celle de l'Autre. L'allègement dû au fantasme cerné, entraperçu, fait sauter la plainte et l'impuissance, et fait équivaloir un temps le sujet à l'objet de sa fixation. Nul besoin qu'il se prenne pour cet objet : les objets ne valent pas mieux les uns que les autres, mais en s'avancant encore, le sujet peut apercevoir le trou de la structure, le y-a-pas d'où s'allège le désir. Lacan parle de faire de la castration sujet ; c'est une des formulations de fin d'analyse.

Et que devient le mal-être du névrosé quant à son être sexué, et plus particulièrement dans l'hystérie ? Je pense que la castration aura pu s'inscrire. Ce sur quoi l'hystérique s'appuyait d'être le phallus pour jouer du manque de l'Autre et récupérer de l'être est relativisé par le fait que l'hystérique apparaît toujours comme phallus dans le désir sexuel d'un homme, si homme il y a, mais elle sait qu'elle ne l'est pas. Elle sait se faire semblant

d'objet dans la relation sexuelle puisqu'elle sait que chacun ne jouit de l'Autre qu'avec ce petit *a* toujours entre. Il reste les semblants d'apparence dont elle peut jouer. Le gain le plus important concerne vraisemblablement le lâchage de la maîtrise, dans un « savoir s'abandonner à », qui n'est pas simple pour elle dans l'acte sexuel parce que être le phallus la protégeait de la féminité, et de ce qui n'est pas simple dans la vie en général.

C'est un curieux trajet pour une femme hystérique que de se penser privée du phallus et de vouloir l'être, puis, à travers l'analyse, d'avoir à faire une sorte de chemin inverse, consistant à ne pas l'être et pouvoir en jouir sans y être. Quelque chose peut se vivre de la féminité, mais dans une solitude de partage, car les autres femmes ne recèlent plus le mystère du féminin. D'ailleurs pour soi la question de son identité autre que symptomatique n'a plus de raison d'être, devient caduque. Consentir au pas-tout, c'est vivre en sachant qu'il y a le réel sur lequel on bute : une discordance ineffaçable et un reste symptomatique dont on sait se débrouiller...

Une passante parlait de la manière dont elle s'était sentie à côté de sa mère pour la première fois sans chercher à se fondre ni se confondre dans leur manque. Sa mère déjà âgée, mais bien entourée, avec mari, enfants et petits-enfants, lui disait sa solitude et elle pouvait lui répondre que oui, c'était comme cela, elles étaient deux solitudes, côte à côte. La passante ne cherchait plus à la compléter. Cette même personne en fin d'analyse avait eu une sensation d'étrangeté en voyant sans la reconnaître sa fille dans la rue à côté d'un homme. Elle la voyait femme étrangement Autre pour elle. Ces petits faits s'inférant des dits entraînent un changement radical de position.

L'analysant, ce parlêtre désarçonné, sait en fin d'analyse qu'il y a entre homme et femme, ainsi que dans la vie, quelque chose d'irréremédiablement en désaccord, en discordance comme Lacan le dit du pas-tout, qu'il y a une jouissance qui ne fait jamais un du rapport et une jouissance étrangère propre à chaque un. Cependant, chacun reste responsable de sa position et s'efforce d'être responsable de sa parole qui l'engage, comme un « faire ce que l'on dit ».

Le dire s'inférant de tous les dits fait acte et je finirai sur cette citation de Lacan : « La parole n'est pas un dire, mais la parole qui fonde le fait, c'est un dire <sup>16</sup>. » La fonction analyste est bien sûr proche du pas-tout. Le désir de l'analyste, obstiné, entêté, agit par scansion, silence, interprétation, mais il y a quelque chose d'assez mystérieux dans sa fonction. Est-ce la grâce ?... Quelque chose qui échappe sortant comme de nulle part, qui fait parfois tilt pour l'analysant. Ce n'est ni prévisible ni prédicable. En

dehors de son cabinet où il est absent du bruit du monde, silence et présence réelle, comment s'entretient-il dans ce désir ? Par le fait de retourner au travail d'analysant, de remoudre incessamment le peu qu'il sait de savoir, ce rogaton obtenu de son inconscient à son insu, qui ne peut se maintenir qu'à travers le travail avec les autres, psychanalystes, analysants, non-analystes. Il y a certainement des racines infantiles au désir de l'analyste, mais à condition qu'il y ait un franchissement de sa propre horreur de savoir. S'occuper des affaires des autres sans ignorer sa propre horreur de savoir, torsion de fin d'analyse qui fait ou non le désir de l'analyste, sans jouissance.

*Mots-clés : hystérie, sens, ab-sens, être le phallus, libido mâle, Pascal Quignard, Geoge Sand, écriture, absence.*

---

\*↑ Conférence prononcée à Millau le 11 octobre 2014, dans le cadre des activités préparatoires aux Journées nationales de l'EPFCL-France à Paris, les 29 et 30 novembre 2014 : « Le choix du sexe ».

- 1.↑ S. Freud, « La disposition à la névrose obsessionnelle », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010, p. 195.
- 2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, R.S.I., 1974-1975*, inédit, leçon du 21 janvier 1975.
- 3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 185-186.
- 4.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 18.
- 5.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent, 1973-1974*, inédit, leçon du 9 avril 1974.
- 6.↑ La question ici se pose sur le sexe de l'analyste, ou plutôt son apparence.
- 7.↑ S. Freud, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1991, p. 49.
- 8.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 71.
- 9.↑ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 458.
- 10.↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 458.
- 11.↑ *Ibid.*, p. 465.
- 12.↑ *Ibid.*, p. 468.
- 13.↑ Entretien avec Pascal Quignard :  
[http://www.lexpress.fr/culture/livre/pascal-quignard-goncourt-2002\\_806807.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/pascal-quignard-goncourt-2002_806807.html)
- 14.↑ P. Quignard, *Les Désarçonnés*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 2014, p. 27.
- 15.↑ *Ibid.*, p. 15.
- 16.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 69.

## LA PASSE

---

## Esther Morere Diderot

### Où le passeur fait passer le désir \*

Tirée au sort en tant que passeur, c'est avec un effet de surprise teinté d'une certaine étrangeté que je reçois cette nouvelle, lors d'un coup de fil ! Je suis bien sonnée, par ce coup... S'ensuit alors une impression de joie mais aussi d'angoisse, empreinte d'un je-ne-sais-quoi d'évanouissant. C'est bien une surprise, à la fois je cerne des passages logiques des derniers temps de ma cure : trois rêves de chutes, de longs mois d'une traversée de deuil, de vide, un vide hors sens, que j'habite alors, me laissant traverser par cet éprouvé. Il y a aussi ce rapport à la psychanalyse, en changement, tant dans mon lien à l'École que dans le travail analytique auprès de mes patients. C'est une traversée inconfortable, tempétueuse, dans laquelle se joue ce vif, cet à-vif dans lequel je me situe. Ce « vif », je le retrouve dans ce que Lacan écrit dans sa Proposition du 9 octobre 1967 à propos de la passe dans le témoignage que recueille le passeur : « C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément <sup>1</sup>. »

Ce terme fait connexion à un autre qui semble aussi m'habiter : « le Bouleversement », qui se déclinera, avant, puis au moment de l'écoute de cette passe et enfin pendant le témoignage auprès du jury. Il y a bien eu bouleversement tout au long de cette expérience, qui s'accompagne d'effets du côté de mon propre désir d'analyste, frappant comme la marque d'un sceau le « s'autoriser ». Ce passe-âge clé dans lequel je suis prise renvoie à ce que Lacan évoque également dans la « Note sur le choix des passeurs », où il avance : « N'importe qui ne peut en interroger l'autre, même à en être lui-même saisi... Un risque c'est que ce savoir, il lui faudra le construire avec son inconscient c'est-à-dire ce qu'il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient pas au repérage d'autres savoirs <sup>2</sup>. »

Ici deux termes sont reliés, inconscient et crû... *dans son propre* ; quel drôle de terme d'ailleurs que ce crû. Ce mot, ce qu'il véhicule fait question, car il est porteur de plusieurs sens. Une des traductions qui

conviennent serait : de son invention. D'autres significations en découlent, d'où sa richesse. Participe passé du verbe croître également, n'est-il pas à ce moment question d'un savoir, d'une position en changement, associée à ce mot « bouleversement » qui m'a traversée, c'est-à-dire ce qui a pu passer inconsciemment dans cette passe et cette position de passeur dans laquelle j'étais prise : position mettant en acte un certain détachement pour accueillir, recevoir ce témoignage sans y coller de trop près, expérience où s'est jouée une certaine ébullition de mon propre savoir inconscient actuel, permettant une traduction et une invention propre, de mon propre cru...

Reprenant le « s'autoriser », du côté du désir d'analyste qui fait là une percée plus nette, je l'associe parallèlement à ce tournant, où au détour d'une rue me vient à l'esprit une de mes patientes, que je nommerai la Belle Endormie. Son histoire est rarement évoquée en contrôle, le processus de travail analytique semble figé, comme paralysé. Tout cela me semble alors insupportable, une petite voix m'interpelle : « Ça suffit, ça tourne en rond. » Tel un ronronnement incessant, elle sommeille, prise dans un discours qui tourne en rond, alors que je suis dans une position similaire. Cet éveil semble alors convoquer le désir, du côté du désir d'analyste, mais aussi va opérer sur le désir de l'analysante. Nous le verrons plus avant.

C'est une belle endormie au désir en berne, en panne, plusieurs pans de sa vie, de son être, semblent immuables... Nous pouvons penser à ce que Lacan évoque dans le séminaire *Le Désir et son interprétation* en rappelant la formule de Spinoza : « Le désir est l'essence même de l'homme. » Dans la première séance de ce séminaire <sup>3</sup>, il rappelle d'emblée l'importance du désir au sein de l'analyse comme thérapeutique. Ce traitement psychique se joue à divers niveaux du psychisme, sur les phénomènes résiduels et marginaux, le rêve, le lapsus, le trait d'esprit. Lacan ajoute que ces formations de l'inconscient et les mouvements divers au niveau du psychisme ont une importance considérable car ils mettent en jeu le désir.

En ce qui concerne la Belle Endormie, comme du côté de son désir, il y a quelque chose de figé, d'engourdi : quelle est l'énergie de son désir ? Si peu... Dans sa vie, tant dans ce qui touche à sa formation professionnelle que dans son rapport aux hommes, la voici toujours dans un mouvement de découragement. Un thème me semble être débordant : le carcan maternel. Les séances auraient pu se poursuivre à l'infini, du côté de ce trop maternel, rien ne semblait pouvoir suspendre cette hémorragie verbale... De cette plainte ô combien abyssale, me voici moi aussi prisonnière, ne sachant par quel bout attraper cette litanie : comment engendrer de la coupure...

Ce n'est pas sans penser à ce qu'écrit Lacan dans « Les complexes familiaux » à propos du complexe du sevrage. Le lien au maternel, si prégnant, pour cette belle endormie, n'est pas sans causer de ravages... Lacan rappelle ce que formule Hegel : « L'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant la mort <sup>4</sup>. » Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage. Pour que le complexe de sevrage soit totalement liquidé, il faut l'abandon des sécurités que comporte l'économie familiale. Ce trop maternel, cet envahissement constant semble être un roc empêchant l'accès à son propre désir. La Belle Endormie semble prise encore dans le désir de la mère, s'en défendant corps et âme mais y revenant inlassablement.

Ce désir en berne, freinant ses élans, et ce ronronnement qui caractérise le transfert à un moment clinique particulier me sont insupportables. Ce qui se joue pour moi à cet instant précis rejoint ce que Lacan évoque dans le séminaire *L'Éthique* : « La seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir. » Nous y voilà ... « Si l'analyse a un sens, le désir n'est rien d'autre que ce qui supporte le thème inconscient... Destinée particulière exigeant que la dette soit payée <sup>5</sup>. » Pour ma part, je considère que ma position jusqu'ici est trop discrète, je n'ose pas trop. Dans une sorte de hâte je balaye mes craintes.

Un tournant se produit dans ma position d'analyste lors de la séance qui suit. Après certains mots prononcés par ma patiente, j'énonce une intervention, intervention hors sens, poétique, qui me surprend, me saisit. S'ensuit un moment de flottement, d'étrangeté de part et d'autre. J'interromps rapidement la séance, introduisant une scansion. Moment incongru, proche de l'absurde, cette interprétation de l'ordre de l'équivoque propose plusieurs sens possibles sur plusieurs plans, du côté du manque, du désir, de l'objet de désir, du corps sexué. Cette interprétation, pas-de-sens de l'interprétation, reste suffisamment équivoque pour proposer une ouverture à plusieurs sens. Cela ne ferme pas le dire, mais ouvre à plusieurs possibles. Cela aura d'emblée un effet dans la clinique.

On opère, lors de l'analyse, à partir de l'équivoque, avec l'interprétation poétique, hors sens. Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan donne une indication sur la direction de la cure en précisant qu'il ne faut pas nourrir les symptômes de sens. Les nourrir de sens serait interpréter ce qu'ils expriment : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de sens ? [...] C'est que pour ce qu'il en est de la pratique analytique, c'est de là que vous opérez, mais que d'un autre côté, ce sens, vous n'opérez qu'à le réduire <sup>6</sup>. »

Lors des séances suivantes s'établissent d'autres connexions réduisant ce trop maternel et familial, qui était emprisonnant, rappelant l'image des poupées russes où la Belle Endormie semblait enfermée sans la possibilité d'avoir un pied au-dehors. Ce qui va aussi bouger, se déployer, c'est la question du désir, certes un peu frileuse. Mais cette question du désir semble apparaître, entraînant l'apparition de thèmes quasi inexistantes auparavant. J'en retiendrai deux : le corps, l'image du corps propre, les affects éprouvés à son égard, et la relation aux hommes, notamment celle qui prime et où elle semble mettre toute son énergie : la position de la confidente. Nous pouvons penser alors qu'il y a peu de prise de risques à travers cette position de confidente, la relation amicale incluant certes l'amour mais sans confronter le désir au sexuel.

Lors des séances qui suivront, un premier rêve apparaît. Il y a une certaine ouverture de l'inconscient, qui convoque aussi le désir. Lacan dans le séminaire *Le Désir et son interprétation* dit : « Le désir, nous ne pouvons en aucune manière considérer qu'il fonctionne de façon réduite, normalisée, conforme aux exigences d'une sorte de préformation organique qui l'entraînerait sur des voies tracées à l'avance, et dans lesquelles nous aurions à le ramener quand il s'écarte. [...] L'expérience originale du désir apparaît contraire à la construction de la réalité [...], il se présente comme tourment de l'homme [...]. L'histoire du désir s'organise en un discours qui se développe dans l'insensé. Ceci, c'est l'inconscient <sup>7</sup>. » Pour la Belle, s'observent alors quelques percées vers l'inconscient, ses affects, vers d'autres sujets. Moins lisse, moins ronronnante, une lumière, celle du désir, semble aussi enfin fendre l'opacité d'un discours bien policé.

Deux désirs ici semblent s'opposer, à ses sentiments amoureux ne peut se nouer le désir sexuel. Dans l'Antiquité grecque pourtant, Éros, le dieu de l'amour, ne peut s'entendre sans Himéros, le dieu du désir sexuel. Tous deux sont jumeaux et sont présents lors de la naissance de Vénus, déesse de la beauté. Pourtant, malgré leur gémellité, nous observons dans la clinique que ces deux dieux-là ne s'entendent pas toujours ; et que lorsque l'un se porte bien, l'autre peut être enlisé... Pour notre patiente, il s'agit de cela, le sentiment amoureux est présent, nous pourrions dire aussi le désir côté *philia*, en grec amour du côté de l'affection. Celui-ci est en jeu dans ses relations avec ses confidents. *Philia*, l'amour selon Aristote, est le fruit du partage, de l'échange, du lien social : l'amour apaisé, plus proche de l'amitié, c'est loin des affres de la passion qu'il se développe.

Nous pouvons alors nous interroger sur la place du désir sexuel, car le désir Himéros ne fait pas apparition ici et reste absent. Ce désir est en lien

avec la question de la libido, domaine des pulsions sexuelles concernant les différentes zones du corps, convoquant les pulsions orale et anale mais aussi les pulsions scopique et invocante, et j'ajouterai tactile. Nous pouvons penser qu'il s'agit ici de la crainte de la sexualité, qui implique le rapport au trou du sexuel, dans ce qu'il peut avoir d'angoissant face à la castration. Mais aussi le rapport à la mort, à l'ère de la mort.

D'où ma position plutôt gelée quant à sa position face au temps qui semblait infini, comme le matériel amené dans une répétition perpétuelle. Le temps semblait figé, le discours bien policé, le règne d'une certaine immuabilité faisait loi. Lacan évoque la question du lien entre sexuel et mort lors du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il fait mention du fait que « la réalité de l'inconscient, c'est – vérité insoutenable – la réalité sexuelle » et dit plus loin : « Nous savons que la division sexuelle [...] est ce qui assure le maintien de l'être d'une espèce. » Plus loin encore : « Il n'en reste pas moins que la survivance du cheval comme espèce a un sens – chaque cheval est transitoire et meurt. Vous apercevez par là que le lien du sexe à la mort, à la mort de l'individu, est fondamental<sup>8</sup>. » Donc, la réalité sexuelle qui permet la vie est indissociable de la mort qui l'accompagne. Réalité insupportable et impossible à dialectiser... Comment alors s'en défendre, s'en déjouer, si ce n'est dans ce leurre stratégique de suspendre le temps ? La cure permet ici d'insuffler un certain décalage face à ce discours immuable, d'y permettre un léger vacillement, d'amener à la Belle Endormie un peu d'air frais face au bloc familial et maternel si prégnant... Et cela ne peut s'opérer qu'à partir de la position de l'analyste qui ne cède pas sur son désir.

Nous percevons comment le désir de l'analyste qui a été abordé puis déployé, telles les fleurs japonaises dont parlait Lacan qui s'ouvrent au contact de l'eau, a permis d'approcher le désir côté analysant. Lacan reprend ce point lors du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « C'est pourquoi, derrière l'amour dit de transfert, nous pouvons dire que ce qu'il y a là, c'est l'affirmation du lien du désir de l'analyste au désir du patient. C'est ce que Freud a traduit en une espèce de rapide escamotage, miroir aux alouettes en disant – après tout, *ce n'est que le désir du patient*, – histoire de rassurer les confrères. » Lacan poursuit : « C'est le désir du patient, oui, mais dans sa rencontre avec le désir de l'analyste. Ce désir de l'analyste, je ne dirai point que je ne l'ai pas encore nommé, car comment nommer un désir ? Un désir on le cerne<sup>9</sup>. »

Nous avons tenté de cerner la rencontre de ces deux désirs : désir de l'analyste et désir de l'analysant, à partir du moment où j'ai été désignée

comme passeur. Cette désignation a eu un effet de bouleversement subjectif, évanouissant. Cet effet de désir côté analyste a eu un effet sur le désir de l'analysante. Il a permis cette interprétation de l'ordre de l'équivoque, où l'accent n'est pas à mettre sur le dire de l'analyste mais sur l'effet de désir de l'analysante. Dans l'après-coup nous pouvons dire que cette interprétation hors sens a été la mise en acte du désir de l'analyste et que cet acte a eu une portée sur le réel.

*Mots-clés : passeur, passe, désir, désir de l'analyste, interprétation équivoque.*

---

\*  Intervention aux journées de l'Internationale des Forums du Champ lacanien « Les paradoxes du désir », Paris, juillet 2014.

1.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255.

2.  J. Lacan, « Note sur le choix des passeurs », lettre adressée aux AME de l'ÉFP, Analyse freudienne presse, 1993.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 11.

4.  J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 36.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 368.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire R.S.I., 1974-1975*, inédit, leçon du 10 décembre 1974.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, *op. cit.*, p. 424-426.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 138.

9.  *Ibid.*, p. 229.

## Laurence Rebout

### Comment être lié sans être aliéné \*

« Les mots sont des chiens d'aveugle <sup>1</sup> » écrivait Serge Wellens, et je vais tenter d'en articuler quelques-uns pour vous dire les petites lumières trouvées à travers la psychanalyse.

En préambule, je rappelle l'origine du mot « divan » : c'est un terme persan qui désigne la réunion du conseil du sultan, dans une salle garnie de coussins. Le divan est aussi un recueil de textes fondamentaux ou une collection de poésies orientales. Il s'agit donc à la fois de paroles essentielles et de leur lieu d'émergence. Lieu privé, privé du bruit du monde, afin de mieux l'entendre.

L'analyse et la passe constituent, chacune à leur manière, un recueil de texte. Celui du sujet analysant qui recueille petit à petit le sien, émaillé des incisives de l'analyste. La passe permet d'assembler ce texte reconstitué des paroles inscrites de l'analyse.

C'est une invention de Lacan, la passe, une création analytique, qui consiste à parler de son analyse et de ses effets. Il s'agit de repérer les changements qu'elle a produits sur la vie, comme on dit, sur les embarras, la jouissance des symptômes et du rapport aux autres et de dire à des personnes nommées passeurs ce qui a été traversé. Lacan, dans sa « Proposition de 67 <sup>2</sup> », en parle comme d'une fin de partie, passage du psychanalysant au psychanalyste, de laquelle se dégage un désir nouveau, le désir de l'analyste.

La passe s'inscrit dans le cadre d'une école de psychanalyse, lacanienne donc, école qui se prononcera sur ce passage par un cartel qui écoute les passeurs. Quiconque a fait un trajet dans l'analyse peut la demander et, si cette demande est acceptée, il devient le passant, qui ne l'est pas-sans les passeurs, lesquels sont tirés au sort.

J'ai donc été passante il y a plus d'un an et savais à la fin que j'en dirai quelque chose un jour pour en transmettre un petit bout. Je parlerai aussi de ce qui m'est apparu, à un moment, d'un paradoxe à solliciter l'Autre

de l'École et être pourtant allégée du poids transférentiel, paradoxe soulevé par beaucoup de passants. D'où mon titre « Comment être lié sans être aliéné », substance même de l'analyse, question toujours en tension et en mouvement au-delà de la cure et de l'analyste qui l'avait soulignée.

« Toute écriture est un lent travail de détours, une marche sinueuse, pliements et dépliements, affût sur la trace des mots et guet constant de leurs échos et répons<sup>3</sup>. » Cette citation, qui m'évoque l'analyse, est extraite de l'ouvrage *Le Monde sans vous* de Sylvie Germain, lu dans cet entre-deux de deux ans de la fin d'analyse à la fin de la passe. Ouvrage où elle parle d'un passage : de la présence de sa mère au monde à l'absence de celle-ci. Dans cette rencontre d'écriture, je trouvais écho à l'arrêt de l'analyse, à cette nouvelle manière de vivre sans, au chemin qui se poursuit jusqu'à demander à l'École la passe et à l'au-delà de celle-ci.

« L'on est toujours intelligent après coup », me souriait l'un des passeurs. Et il n'y a, en effet, que dans l'après-coup que je peux tenter de l'être et de répondre à cette question posée, d'abord, par la personne qui effectue le tirage au sort des passeurs et, ensuite, par les passeurs eux-mêmes : pourquoi la passe ?

Le motif manifeste était la curiosité, l'envie d'aller fouiner dans les malles du grenier pour voir quelles vieilles nippes j'y avais rangées. J'expliquai que je cherchais à dire mon étonnement à vivre sans les rendez-vous réguliers, à faire une sorte de rétrospective sur ces vingt années d'analyse, à en soupeser les effets. Et, en filigrane, à vérifier qu'elle était « bien finie », comme l'on peut dire aussi d'un beau vêtement, et vous entendrez plus tard l'allusion. La passe comme un épilogue donc.

Elle m'a intéressée dès l'écart des Forums vis-à-vis de l'École de la Cause freudienne en 1998, puisque je participais aux activités rennaises de celle-ci et que je savais que « mon » analyste était dans l'écart. Je travaillais aussi dans une institution où des collègues étaient concernés par cette scission dont l'enjeu était, entre autres, la passe. Je ne mesure que maintenant combien ma demande se réfère à cette histoire de flux et de reflux dans les écoles de psychanalyse dont l'écho résonne dans le transfert.

Comme pour l'analyse, la passe est une question mais elle est transformée : que s'est-il passé pour que je supporte mon impuissance à vivre, pour que je ne m'en remette plus à l'Autre qui saurait à ma place, me saturant et me rassurant tout à la fois ?

Étant du style « organisée pour parer à la déroute », j'avais choisi là de ne rien préparer, quoique au travers de lectures j'avais repéré quelques axes qui me semblaient importants. Et, bien sûr, la rencontre réelle décalant

toujours ce que l'on a imaginé, j'ai été portée par le fil d'une pensée un peu flottante, rebroussant les chemins parcourus d'un pas beaucoup plus léger. Un état d'éveil sans réticence aucune était à l'œuvre, tant pour moi que pour les passeurs, que je voyais très attentifs et précis dans leurs questions. Un accueil de leur part, aussi précieux que celui de l'analyste.

Cette pensée-parole que je dis flottante est différente de celle des associations dites libres parce qu'elle se trouvait être plus libre justement qu'au cours de l'analyse. Délestée du poids du transfert, qui fut prégnant, mot que j'ai écrit longtemps sans accent sur le « e » et qui signifie enceinte en anglais, délestée, disais-je, de cette gestation, de l'épuisante tentative de trouver l'objet, le bon mot pour l'objet, la cause de l'objet, la parole se faisait légère sans être futile et se révélait finalement assez précise. Je trouvais des métaphores qui tombaient juste, au sens où elles faisaient image et articulation signifiante de mon histoire. Un nouage s'effectuait par cet usage métaphorique. Ce terme d'articulation me paraît fondamental car il dit ce qui permet aux membres du corps d'être rassemblés et, pourtant, de pouvoir se délier et agir séparément. Donc liés et séparés. Quelque chose s'articulait là avec les passeurs. J'avais fait le chemin inverse dans l'analyse : délier, dénouer, démêler, détricoter (autant de signifiants qui l'ont jalonné) ce qui était mal cousu.

Et la métaphore qui est venue est celle de la « couture ». Elle s'est profilée au cours du premier temps de passe et a suturé le second. Heureuse rencontre donc lorsque le passeur et le passant attrapent un fil pour assembler quelques morceaux. « Couture », profession de mes deux branches familiales, l'une par ma mère, l'autre par ma grand-mère paternelle, qui s'est révélé être un signifiant nouant, proche de celui d'articulation, nouant donc des vieux bouts et « rebout » (mon nom de famille) bouts de ficelle dont je faisais un patchwork coloré. C'est l'image d'un dessus-de-lit en patchwork offert par ma mère pour mes 14 ans qui est venue figurer ce que je faisais dans la passe.

La différence avec l'analyse est qu'il n'y a nul déchiffrage, nulle interprétation. Plutôt, assemblage d'éléments apparemment disparates. Comme les patrons de la couturière dont on ne voit pas de prime abord qu'ils peuvent former un habit habitable et personnel. Après l'analyse, le prêt-à-porter, les formes et formules toutes faites ne conviennent plus aux nouvelles mesures trouvées. L'on s'est fabriqué un habit fait sur mesure, à sa propre mesure, où l'Autre est habitable. J'ai eu la joie de lire dans le *Mensuel* un article de Sol Aparicio qui évoque une métaphore de Lacan : « L'interprétation demande à

l'analyste un travail que l'on pourrait comparer (je crois que Lacan l'a fait) à celui du tailleur, celui qui fait du sur-mesure<sup>4</sup>. » Ça taille une coupe !

Les passeurs, non, ils sont passeurs de fil dans le chas d'une aiguille tenue par le passant qui coud l'ensemble des peaux déjà tannées. Avec le premier, je contais l'histoire et donnais forme à une légende intime. Avec le second passeur, s'est effectué un franchissement, un passage. Mais un passage de quoi et vers quoi ?

Assurément ouverture sur une perspective, au sens pictural, un relief à mes années d'analyse qui furent laborieusement décisives : apaisement du re-bout qui cogite, prépare, tente, ne s'y retrouve pas, se ramasse dans sa coquille pour retenter plus tard, peut-être, on verra... Il aura fallu vingt ans pour arrêter les ratiocinations-hésitations-temps de réflexion et enfin pousser à l'acte d'un franchissement de limites qui ne sont que peurs imaginaires et fantasmes pris dans la structure pulsionnelle. Car c'est un mouvement d'ouverture et de fermeture qui s'est révélé, donnant à mon nom de famille un aspect jusque-là inaperçu, d'à-coups et de dérobadés, concernant mes analyses, mes professions, mes études, mes amours, mes procréations, mes installations en libéral, mes écoles de psychanalyse... J'en oublie sans doute.

Concernant les amours, la métaphore de la Belle au Bois dormant y suffit pour dire que j'ai dormi longtemps, malgré l'agitation apparente pour dénicher le Prince... du moins, un autre que mon analyste... dormi longtemps donc avant d'être prête à supporter l'éveil à cet impossible du rapport sexuel, de l'union des âmes et des corps et d'une vérité pleine. Mais il y eut enfin un arrêt aux affres de l'attente que le transfert entretenait... La jouissance du syndrome du Prince fait long feu et sustente, justifie les manques, les plaintes et les *ouin-ouin-ouin-ouin*. L'analyste a été longtemps le seul partenaire supportable et tout à fait insatisfaisant ! Jusqu'à ce que l'insatisfaisant me soit supportable, le prêt-à-porter et le tout-en-un n'existant pas. Je précise qu'un second analyste fut nécessaire pour couper le fil transférentiel et entériner l'inexistence du Prince.

Concernant mes travaux psychanalytiques, qui incluent ma profession et mon inscription dans les Forums, effectuée après les deux temps d'analyse, une résolution au sens de détermination ainsi qu'au sens de dénouement, comme le dénouement d'une intrigue, ayant des effets bien vivants, presque de corps ai-je envie de dire, a été trouvée. Plus déterminée dans ma voix-voie, je peux m'engager plutôt que de rester sur le seuil, comme savent le faire les hystériques. Un désir entraîne un autre... ou pas. Mais quelque chose s'est défini, délimité, précisé. Un « dont acte » à l'œuvre,

malgré les embûches de l'existence et de ma structure. Une trame nouvelle s'est tissée, plus serrée, sur laquelle j'engage maintenant les fils offerts.

Alors « comment être lié sans être aliéné ». C'est la question qui nous structure et l'analyse ne la dissout pas. Pulsation constante entre aliénation et séparation, comme le dit Lacan dans *Le Séminaire, livre XI* <sup>5</sup>. Le travail à l'œuvre s'inscrit dans ce mouvement qui lie et qui délie la signification et les signifiants. Si l'analyse ne dissout pas cette pulsation, elle réduit considérablement l'aliénation à la jouissance du fantasme.

L'enjeu du lien, de ce qui relie et sépare les êtres, de la perte perpétuelle de l'objet imaginaire d'amour et de jouissance est le palimpseste de toute analyse. Elle s'inaugure de cette impossible retrouvaille, sans cesse raturée, et l'entérine finalement. Pas de rebou-chage possible ! Et à la fin de l'analyse, il n'y a nulle perte. Uniquement du profit, au profit du désir.

Le désir : un manque qui ne demande pas <sup>6</sup>, écrit Colette Soler dans *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?* Je dirais pour le définir à ma manière que c'est une vacance, au sens non pas de vide, mais de quelque chose qui ne se referme pas, qui ouvre ses ouïes et tisse quelques phrases avec quelques mots, formant une toile que n'assouvira aucune bouche.

Réduit à rien, l'analyste n'est pas perdu : il n'est plus... Il n'est plus en tant qu'appel à l'amour et au savoir. De ce point de vue, la fin d'analyse n'est pas un deuil comme intrusion du réel de la mort, comme surprise de la disparition d'un être. Le deuil, évoqué souvent dans les écrits analytiques, se construit au long cours avec la chute des idéaux, des identifications, des attentes d'amour et de sens qui nous aliènent à la réponse de l'Autre. La course à la vérité et à l'élucubration de savoir, construisant le fantasme, bute sur le sens, qui peut être infini. Le tarissement de la jouissance à dire et à « fictionner » est la cause du deuil de ce mirage. Une fois les yeux ouverts, l'analyste n'a plus lieu d'être.

L'Alien est tué. Celui des traumas, cauchemars et fantasmes qui réduit l'être à l'objet dévoré, à la proie offerte à la jouissance, au rebut auquel je m'identifiais, retirant ainsi le *o* de mon nom. Pour autant, l'aliénation fondamentale au langage et à la structure ne se modifie pas. Elle s'effectue en connaissance de *cause*, dirais-je, nous *causant* ainsi, dans tous les sens du terme.

Je garde jusqu'à ce jour l'empreinte d'une phrase, dont je n'ai pas retrouvé la référence, lorsque j'ai commencé mes études de psychologie : « Le fantasme fait bouchon au manque. » C'était le mot « bouchon » qui captait « le petit bouchon à la dérive sur une mer déchaînée » auquel je

m'identifiais à l'époque. Lacan m'interprétait ! Et cela a d'emblée ouvert le travail de l'analyse.

Les bouchons sautent, font champagne et larmes, et l'analyse sustente jusqu'à l'arrêt des bulles et des larmes lorsque la jouissance du fantasme a perdu son attrait... L'on se retrouve dépouillé *du* sens de la vie. L'analyse épuise les questions et laisse une vie nue, à vivre... Certaines lectures tombant fort à propos, j'ai croisé le séminaire d'Albert Nguyễn sur les effets d'affects où il évoque « la vie » : « C'est compliqué, puisqu'on ne sait rien de la vie. La seule chose possible, c'est de vivre <sup>7</sup>. » C'est simple comme « bonjour ». Pourtant un bonjour est loin d'être simple si on y réfléchit. Dans le bonjour à l'Autre, j'y vois ce « désir sans demande » qu'évoque Colette Soler, qui atteste sa présence sans en vouloir plus.

Un désir sans demande fait solitude, solitude nécessaire à l'analysant que l'analyste laisse en l'état. « Donc c'est le désir de ne pas avoir le désir de guérir, dit Albert Nguyễn. C'est aussi le désir de supporter cette douleur mélancolique et avoir la disponibilité à entendre ses horreurs qui portent sur l'inconsistance de l'être <sup>8</sup>. »

En écho au « comment être lié sans être aliéné », j'évoquais au début le paradoxe de faire appel à l'Autre, que peut représenter l'École, pour aller parler de sa perte de consistance, à l'Autre. Pourquoi donc aller le titiller encore en faisant la passe ? Surtout que l'École va répondre. Elle ne fait pas le mort. Le cartel de la passe donne réponse au passant sur le passage au désir de l'analyste. Il attend donc quelque chose du trajet analytique qui soit transmissible dans l'École pour y être nommé. Nomination afin de « témoigner des problèmes cruciaux au point vif où ils en sont pour l'analyse <sup>9</sup> », institue Lacan dans la « Proposition ». Ce qui était passé au cours des rencontres avec les passeurs m'a fait penser que j'y étais et que je pouvais être nommée. Je ne l'ai pas été.

Désappointée par la réponse du cartel que je trouvais lapidaire, à savoir qu'il reconnaissait, je cite, « l'importance de la psychanalyse pour la passante. Toutefois, le passage à l'analyste n'a pu être repéré », j'ai demandé un éclairage à un membre du cartel. Entretemps, je supposais quelques raisons qui se sont avérées exactes : j'avais fait de la couture au lieu d'indiquer avec quels « patrons » j'étais fabriquée. Au cours de la passe, j'avais aussi repéré que beaucoup de choses étaient passées à la trappe. En soulignant l'aspect caricatural, cette personne du cartel m'a dit qu'il ne s'était pas dégagé un souvenir-écran, un fantasme fondamental, une interprétation basculante... « Vous voulez vraiment être nommée ? » a-t-il ajouté. Ce à

quoi j'ai répondu non. L'analyse apparaissait finie, à moi de juger du reste, et « continuer à travailler ».

Alors je continue, tendue entre deux fils, comme Philippe Petit qui tendait le sien pour passer d'un sommet à l'autre des deux tours du World Trade Center en 1974. Une corde tendue sur laquelle l'être fait son chemin autour du vide des mots qu'il croit plein et arrive à l'autre bout, sachant qu'à l'autre bout, on est toujours au bord... Le désir est en acte, ne s'explique pas et ne se démontre pas.

Je parlais de place vacante dans ma tentative de définition de ce désir particulier pour éviter le terme de vide, trop imprégné de ma subjectivité, mais l'on tourne autour des mêmes choses avec les mots. Et Vicky Estevez d'écrire dans le *Mensuel* : « Le désir d'un sujet n'y étant plus, il n'en reste que la place. C'est de cette place vide que le désir de l'analyste va être en fonction de cause. Le réel du silence de l'analyste n'est pas qu'il reste muet, c'est que là où se soutient son acte, lui en tant que sujet n'y est pas. Comme son nom l'indique, le désir de l'analyste est un désir sans sujet <sup>10</sup>. » Lacan a tourné autour de la particularité de ce désir pour tenter de cerner ce qui s'effectue comme fin d'analyse : traversée du fantasme, désêtre, destitution subjective, identification au symptôme, repérage du réel de *lalangue*, trou où se résout le transfert...

Dans l'après-coup de la passe, le paradoxe épinglé n'a plus lieu d'être car l'École de psychanalyse ne constitue pas pour moi l'Autre qui garantirait ma place dans la psychanalyse. L'analyse et la passe permettent au sujet de miser sur sa propre élaboration de savoir, pas sans les autres, et de trouver à celle-ci des lieux de transmission. Transfert de travail plutôt que travail de transfert. J'avais fait la passe parce que je me passais du second, mais pas sans la psychanalyse ! Lyophilisation fulgurante, elle réduit une analyse de vingt ans à trente minutes de témoignage des passeurs. C'est du César appliqué à la psychanalyse ! Et finalement, cette compression laisse de la place à autre chose.

Vous dire mon passage, c'est à la fois clore et ouvrir, toujours sur le fil d'une parole possible.

« Et pas de dernier mot, juste des mots nomades, infusés du silence même qui irradie des disparus, du grand silence qui flue de l'extrême lointain vers lequel ils s'en vont inexorablement. Juste des mots légers comme des caresses, des signes de salutation, des sourires encore pâles, souvent brouillés de larmes, mais non dépourvus de clarté. Des mots, de simples mots sans prétention, moins pour chercher à bâtir de superbes tombeaux que pour tenter d'ouvrir en grand les tombeaux vides, et de les maintenir tels <sup>11</sup>. »

*Mots-clés : passante, passeurs, couture, écriture.*

---

\* Intervention lors d'une après-midi de travail au CMPP de Brest en 2012 sur le thème « Les fins de la cure ».

1.  S. Germain, *Le Monde sans vous*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 9.
2.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
3.  S. Germain, *Le Monde sans vous*, *op. cit.*, p. 87.
4.  S. Aparicio, « Rareté de l'interprétation », *Mensuel*, n° 72, Paris, EPFCL, octobre 2012, p. 41.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.
6.  C. Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, Paris, Éd. Champ lacanien, 2008, p. 104.
7.  A. Nguyên, *Les Effets d'affects*, Séminaire 2008-2009, p. 59.
8.  *Ibid.*, p. 114.
9.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *op. cit.*, p. 244.
10.  V. Estevez, « L'analyste, cause réelle de l'analyse », *Mensuel*, n° 72, octobre 2012, p. 49.
11.  S. Germain, *Le Monde sans vous*, *op. cit.*, p. 129.

# CLINIQUE DE LA PSYCHOSE

---

## Frédéric Pellion

### « Au joint le plus intime du sentiment de la vie... \* »

#### 1

On sait que cette expression « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie... » est utilisée par Jacques Lacan, dans sa « Question préliminaire...<sup>1</sup> », pour tenter de caractériser la face libidinale<sup>2</sup> de la catastrophe psychique à laquelle le président Daniel Paul Schreber aura été en proie lors de la seconde<sup>3</sup> éclosion de sa maladie.

Lacan, en particulier dans les schémas dits « schéma  $R^4$  » et « schéma  $I^5$  », sur lesquels il entreprend de rassembler les résultats de son enquête, finit par donner un correspondant précis aux divers phénomènes qui manifestent ce désordre, à savoir l'écriture  $\Phi_0$ . Surtout si on se réfère à ce qu'il dira du phallus la même année 1958 – à savoir qu'il « désigne dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne<sup>6</sup> » –, les phénomènes libidinaux qui affectent Schreber lors de son ou de ses expériences de « crépuscule du monde<sup>7</sup> » se rapportent donc à une atteinte du sens et de la signification tout autant qu'à un endommagement libidinal.

Tout en en admettant la valeur clinique, Lacan fait donc un pas de plus par rapport au schéma freudien<sup>8</sup> selon lequel la « perte de la réalité » serait la conséquence de ce reflux libidinal, car *libido* comme rapport à la réalité sont pour lui, Lacan, organisés par les *mêmes* rapports de signification.

#### 2

Mais qu'est-ce exactement qu'une signification, dans l'esprit de Lacan, à ce moment-là ?

Il me semble qu'on peut dire – sommairement bien sûr, mais la lecture de « La signification du phallus<sup>9</sup> » y aide tout de même grandement – que Lacan, tout en conservant le terme « signification » (en partie, sans doute, pour l'attrait qu'il ne peut manquer d'avoir, à l'époque, pour ses auditeurs

analystes), y fait passer le rasoir d'Occam de la césure qu'a effectuée Gottlob Frege entre sens [*Sinn*] et dénotation [*Bedeutung*] <sup>10</sup>.

Le sens concerne la langue en tant qu'elle est structurée par un certain nombre de règles et de régularités – d'où le fait que, selon Frege, les « pensées », c'est-à-dire les éléments de sens, subsistent indépendamment d'aucun sujet –, tandis que la dénotation vise le sujet en tant qu'il est invité, voire requis, à s'insérer dans cette langue, quitte à pâtir dans sa chair de cette insertion <sup>11</sup>, et ce avant, éventuellement, d'être en mesure d'y apporter à son tour son grain de dérangement.

Cette bifidité de la signification est visible, quoique peut-être moins évidente, dans la « Question préliminaire... » elle-même : ainsi, le terme *x* porté par Lacan, dans son écriture de la métaphore paternelle, au lieu du signifié du désir de la mère, une fois celui-ci réduit par le Nom-du-Père, est commenté d'un laconique « signifié au sujet <sup>12</sup> », et il me semble qu'il n'y a pas moyen de lire autrement ces trois mots que comme indication d'une « signification » – au sens, cette fois, où l'on *signifie un jugement* – émanant de l'Autre (où se fomentent les conditions de la métaphore) vers le sujet <sup>13</sup>.

On comprend dès lors que, dans une note additionnelle de 1966, ce soit dans une « extraction <sup>14</sup> » de l'objet *a* que Lacan localise le principe du rapport du sujet à sa « réalité » (en tant que celle-ci, pour chacun, est encadrée par le fantasme) : la puissance significative de l'omnipotent phallus freudien est en effet, à cette date, ramenée au principe des seuls effets de sens [*Sinn*], et l'objet *a* est venu occuper la place jusqu'ici vacante du principe des effets de référence [*Bedeutung*].

### 3

Mais revenons-en à notre « sentiment de la vie ». Il ne se révèle, donc, qu'à la faveur d'un « désordre provoqué [à son] joint le plus intime ». Autant dire que, pour Lacan, il n'est pas un donné, une catégorie *a priori* de l'expérience, la conséquence naturelle de cette « unité organique de la personnalité » que professait Jules Séglas dans les années 1890 <sup>15</sup>, mais un « joint », un arrangement plus ou moins précaire.

Un joint est une substance tierce qui en unit au moins deux autres, et ce qui vient d'être dit à l'instant permet peut-être d'éclairer un peu cela. En effet, la diffraction que Lacan relève, à lire après Freud les *Mémoires* de Schreber, entre phénomène de code (la part pour ainsi dire métalangagière, relevant de la récitation d'un dictionnaire, des hallucinations de Schreber) et phénomènes de message (un ensemble d'intimations plus ou

moins opaques que ses voix lui font parvenir)<sup>16</sup> recouvre peu et prou cette distinction entre sens et référence.

Ce que la signification phallique ajointe, ce sont donc, au fond, ces deux ordres hétérogènes du sens et de la référence : l'organisateur de signification qu'est le phallus permet à *la fois* l'appréhension par le sujet des effets de sens qui ordonnent la réalité commune, et son insertion référentielle dans la part de celle-ci qui l'anime, et l'affecte, en propre.

On saisit alors mieux la portée et la pertinence des faits cliniques collectés par Wilhelm Blankenburg au titre de *La Perte de l'évidence naturelle*<sup>17</sup> : même s'ils sont bien moins spectaculaires qu'ils ne le sont chez Schreber, l'opacité du sens du monde (déréalisation) y accompagne également, dans le détail de chaque phénomène, le trouble de la vitalité (dépersonnalisation).

#### 4

Ces remarques peuvent peut-être aussi aider à distinguer l'effondrement schrébérien du délire mélancolique dont il est trop souvent rapproché.

On connaît les subtilités sémiologiques : ce sont *tous* les organes de Schreber qui sont atteints lors de la période d'hypocondrie, et non pas seulement, comme dans le syndrome de Cotard classique, les organes dit « internes » ; de plus, ils le sont du fait du ravage exercé par les rayons divins, et non pas comme la conséquence inévitable de la faute du sujet ; etc.

Pour le dire de manière plus ramassée, il semble assuré que la paranoïa respecte un certain nombre de distinctions logiques, ou « métaphysiques<sup>18</sup> », comme celles entre sujet et objet, entre cause et conséquence, voire entre savoir et vérité<sup>19</sup>. À l'inverse, la mélancolie met à mal ces distinctions au point par exemple de faire disparaître la catégorie de la vérité au profit d'un savoir aussi certain qu'envahissant sur cette disparition elle-même<sup>20</sup>.

Il n'est donc pas si surprenant que la vie, dont le tempérament – tempérament auquel, au fond, répond la catégorie freudienne de la *libido*, en tant que Freud commence par opposer *libido* et pulsion<sup>21</sup> – est bâti sur le retranchement de la vérité au savoir (inconscient), soit en excès chez le mélancolique ; et cela que cet excès prenne la forme monstrueuse de la « toute-puissance<sup>22</sup> » ou « aille à la psychose », c'est-à-dire à l'« excitation maniaque », souvent « mortelle » de justement rejeter<sup>23</sup> tout ce qui pourrait la limiter à un « sentiment de la vie ».

Lacan, dans son séminaire sur Joyce, posait la question suivante : « Qui sait ce qui se passe à l'intérieur d'un corps<sup>24</sup> ? » Cette remarque

de bon sens était à mon avis un prolongement de sa réflexion sur le « sentiment de la vie ». En effet, on pourrait à bon droit, me semble-t-il, appeler « vie » ce qui échappe au savoir sur les mécanismes internes au corps, ce qui explique que ce soient les organes les plus invisibles, les plus silencieux, c'est-à-dire les plus réfractaires au savoir, qu'atteint en premier la pourriture mélancolique.

## 5

Une lecture un peu attentive de la « Question préliminaire... » permet en outre de remarquer que le phallus est noté  $\phi$  minuscule dans le schéma *R* et  $\Phi$  majuscule dans le schéma *I*. Alors, notre « sentiment de la vie » est-il plus particulièrement corrélé à la dimension imaginaire du phallus, à sa dimension symbolique, voire encore à sa dimension réelle ?

Il faut le déclenchement pour que le « trou <sup>25</sup> » à l'endroit de la signification phallique se révèle avoir toujours été là, c'est-à-dire pour que ce défaut passe du statut subjectivement inapparent qui est le sien dans la « prépsychose » à celui d'une perte, seul congruent à ce que le « sentiment » puisse en apparaître. Or, si on retient de celle-ci la définition que Lacan en donne dans son séminaire *La Relation d'objet* d'un manque réel d'un objet symbolique du fait d'un agent imaginaire <sup>26</sup>, cette perte a valeur subjective de privation. Toute la *libido* de Schreber est en quelque sorte accaparée par Dieu – c'est d'ailleurs ce dont il se plaint le plus.

Avant le déclenchement, l'hypothèse de Lacan est que ce « trou » est colmaté par « l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère <sup>27</sup> ». Cette remarque paraît autoriser toutes les interprétations qui tendront à faire équivaloir phallus imaginaire, phallus *pour la mère* (Lacan parle à ce sujet, plus clairement d'ailleurs, d'« image phallique <sup>28</sup> ») et phallus *de la mère*. Les réserves de Lacan à cet égard sont pourtant sans équivoque, quand il rapporte, par exemple, l'improbable stade deutéro-phallique de Jones à un effet dans la théorie de la prévalence de la « fonction imaginaire du phallus <sup>29</sup> ».

Dans le même ordre d'idée, Lacan s'interroge à la fin de sa « Question préliminaire... » sur les relations entre la forclusion du Nom-du-Père ( $P_o$ ) et le défaut de signification phallique ( $\Phi_o$ ) : le second découle-t-il automatiquement de la première ? Ou peut-il, au contraire, se manifester de manière autonome ? Lacan laisse cette question très concrète <sup>30</sup> ouverte, mais suggère néanmoins que ce défaut puisse être aussi le « produit au second degré de l'éliision du phallus <sup>31</sup> ».

Comment comprendre ce « second degré » ? Je suggère que, peut-être, il vise par là cette particularité des sujets qui, devant l'universel de la castration, c'est-à-dire d'une certaine éliision phallique – plus précisément du manque symbolique de l'objet phallus imaginaire, du fait d'un agent réel <sup>32</sup> –, choisissent de répondre à l'inverse du clivage du moi freudien, soit par le recouvrement complet de la question par le support aliénant d'un partenaire imaginaire duquel nulle défaillance, y compris quant à la satisfaction, n'est concevable. Cette proposition est, me semble-t-il, congruente avec la reprise du thème de la « puissance seconde », dans le séminaire *R.S.I.* <sup>33</sup>, pour qualifier le « phallus réel » comme le signifiant de la jouissance qui « ex-sisterait au réel » de surmonter l'impossible que marque la loi universelle de la castration.

On voit que tout cela est aussi une introduction à la notion de supléance – à laquelle Lacan réfléchit déjà à ce moment-là <sup>34</sup>, même s'il ne la développera pour elle-même que bien plus tard. En effet, même si nous ne disposons que de peu d'indications sur ce dont pouvait bien être fait le désir de la mère de Schreber <sup>35</sup>, le fait que ce dernier ait regagné définitivement le service du docteur Weber après le décès de celle-ci, en 1907, nous laisse au moins penser que sa présence réelle lui était assez indispensable.

## 6

Il est arrivé à Lacan – à l'époque, également, de *R.S.I.* – de parler de la « jouissance de la vie » pour désigner, dans le nœud borroméen, l'intersection entre *R* et *I* – une fois celle-ci décomplétée, naturellement, de l'objet *a* <sup>36</sup>.

Cette expression peut sembler prolonger le « sentiment de la vie », mais il me semble qu'elle en est en fait plutôt l'antiphrase : en effet, la jouissance est un excès que seule la castration assumée serait à même de tempérer en « vie ». Même si cette « jouissance de la vie » n'est sans doute pas, en tant que telle, absolument superposable à la seule psychose (voir par exemple le « sentiment océanique » freudien, ou encore l'extase mystique), la jouissance corporelle qui malmène Schreber lors de sa maladie n'est en tout cas pas, loin s'en faut, contradictoire avec son atteinte « au joint le plus intime du sentiment de la vie » : *de la* vie jouit en lui, tout en lui demeurant radicalement étranger.

## 7

Je voudrais finir avec une dernière expression, également lancée par Lacan, un peu à la cantonade, au détour d'une leçon du séminaire *R.S.I.*,

celle d'« affect d'exister <sup>37</sup> ». Cette expression remplace « sentiment » par « affect » et « vie » par « existence ». Alors, dit-elle la même chose dans des termes congruents aux déplacements successifs du vocabulaire lacanien, ou dit-elle quelque chose de différent, voire de neuf ?

Tout d'abord, « ex-sister », il me semble, n'est pas (seulement) « vivre ». Par opposition avec la continuité intrinsèque à la vie, le terme dit plutôt le déchirement d'être *en même temps* ici et dehors. Puis, « affect » n'est pas « sentiment » ; au contraire, il remplace ce dernier dans la perspective cartésienne de la passion <sup>38</sup>, soit de l'action sur le sujet d'une cause autre que lui, dont il marque, selon Descartes en tout cas, le discernement en même temps que la cession <sup>39</sup>.

C'est donc, au fond, non pas d'une perte, d'un deuil ou d'un dol, mais d'une double division que parle cet « affect d'ex-sister ». Quant à l'être, car le sujet ne peut appréhender ce qu'il est que de ne pas y être, quant à la cause, car il ne se sait causé qu'à perdre cette cause. Deux divisions solidaires l'une de l'autre, et la certitude qui s'en déduit n'est bien sûr pas celle de la psychose. Elle n'est pas même un savoir, mais, simplement, l'affect de la vérité reconnue comme extériorité <sup>40</sup>.

*Mots-clés : libido, mélancolie, prépsychose, psychose, réalité (déréalisation), signification (phallique).*

---

\* ↑ Ces quelques mots résument ce que je m'étais proposé de développer lors mon intervention manquée au stage organisé par le CCP, les 12, 13 et 14 juin 2013, sous le titre « Qu'appelle-t-on psychose ? ».

1. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

2. ↑ La face langagière étant, elle, subsumée par l'expression « mort du sujet » (*ibid.*, p. 567).

3. ↑ Des phénomènes aussi majeurs ne sont pas attestés lors de la première maladie, de décembre 1884 à juin 1885. Notons néanmoins que Schreber aurait fait deux tentatives de suicide dans les tout premiers jours de son arrivée dans le service du professeur Flechsig, qu'il souffrait d'une insomnie totale et rebelle et qu'il manifestait des préoccupations hypocondriaques déjà fort marquées.

4.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 553.
5.  *Ibid.*, p. 571.
6.  J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 690.
7.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 574.
8.  S. Freud, « Névrose et psychose », dans *Œuvres complètes*, t. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 1-7 ; « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *ibid.*, p. 35-41.
9.  J. Lacan, « La signification du phallus », *op. cit.*
10.  G. Frege, « Sens et dénotation », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 102-126.
11.  M. Menès, *Un trauma bénéfique, la névrose infantile*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2006.
12.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 557.
13.  F. Pellion, « Lacan lecteur de Descartes (I) : sur deux usages de la métaphore », *L'Évolution psychiatrique*, 2014, à paraître.
14.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 553-554.
15.  J. Séglas, « Séméiologie et pathogénie des idées de négation. Les altérations de la personnalité dans les délires mélancoliques », *Ann. Méd.-Psychol.*, n° 2, 1889, p. 5-26. Sur ce point, cf. aussi F. Pellion, *Mélancolie et vérité*, Paris, PUF, 2000, particulièrement le chapitre XIII.
16.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 537-541.
17.  W. Blankenburg, *La Perte de l'évidence naturelle*, Paris, PUF, 1991.
18.  « Les négations métaphysiques sont fréquentes, tandis qu'elles sont rares chez les vrais persécutés, grands ontologistes pour la plupart » (J. Cotard, « Du délire hypocondriaque dans une forme grave de mélancolie anxieuse », *Ann. Méd.-Psychol.*, 1880, p. 171-172).
19.  Il semble que Freud l'ait aperçue quand, en 1901 déjà, il caractérisait la paranoïa à partir de la formule nucléaire « Il y a du vrai dans tout cela » (S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1986, p. 273). Il y a du vrai, et même trop de vrai, mais lointain, celé, et le paranoïaque souffre de ne pas parvenir à savoir de quel bois ce vrai se chauffe... et le chauffe, lui, comme sujet.
20.  F. Pellion, « La mélancolie, maladie de la cause ? », interventions inédites au colloque d'Espace analytique sur « La mélancolie » à Paris, le 13 octobre 2007, et au Collège clinique de Paris, le 11 octobre 2008.
21.  S. Freud, « Manuscrit E. », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 80-85 ; « Manuscrit G. », *Ibid.*, p. 91-97.
22.  J. Cotard, « Intervention du 26 mars 1888 à la Société Médico-Psychologique », *Ann. Méd.-Psychol.*, 1888, p. 463-469.
23.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 525-526. Sur ce passage, cf. aussi C. Soler, « La manie : péché mortel », dans *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006, p. 81-96.

24. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2006, p. 150.
25. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 558.
26. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 36 sq.
27. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 568.
28. ↑ *Ibid.*, p. 553.
29. ↑ *Ibid.*, p. 555.
30. ↑ Un de ses enjeux est en effet de savoir si la psychose peut se déclencher sans la convocation de Un-père réel en opposition au sujet (*ibid.*, p. 577), ce qui semble bien être possible dans nombre de psychoses schizophréniques (sur ce point, cf. par exemple F. Pellion, « Six notes à propos de l'hallucination verbale selon Jacques Lacan. Un cas du dialogue psychanalyse/psychiatrie » *Cliniques méditerranéennes*, n° 71, 2005, p. 283-299).
31. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 571.
32. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, *op. cit.*
33. ↑ J. Lacan, « R.S.I. », leçon du 11 mars 1975, *Ornicar ?*, n° 5, 1975, p. 16-28.
34. ↑ F. Pellion, « Quelques réflexions sur la pertinence clinique et psychopathologique de la notion de « suppléance » », *Recherches en psychanalyse*, n° 7, 2009, revue en ligne.
35. ↑ En tout cas, il est certain que Daniel Paul, après le suicide, en 1877, de son unique frère, s'est retrouvé à 35 ans dans la position d'être le dernier descendant mâle en état de prolonger la lignée des Schreber. Il s'est marié l'année suivante.
36. ↑ J. Lacan, « R.S.I. », leçon du 10 décembre 1974, *Ornicar ?*, n° 2, 1975, p. 96. Cet emplacement du nœud borroméen sera plus tard désigné par Lacan comme celui de la « jouissance (de l') Autre ».
37. ↑ « Qu'est-ce que l'affect d'ex-sister ? Il concerne ce champ où non pas n'importe quoi se dit, mais où déjà la trame, le treillis de ce que tout à l'heure je vous désignais d'une double entrée, du croisement du petit *a* avec ce qui du signifiant se définit comme être [...] » (J. Lacan, « R.S.I. », leçon du 10 décembre 1974, *Ornicar ?*, n° 3, 1975, p. 107). Je remercie Colette Soler pour cette indication.
38. ↑ R. Descartes, « Les passions de l'âme », dans *Œuvres & lettres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1953, p. 691-802.
39. ↑ F. Pellion, « Figures cartésiennes de l'"exclusion interne" », *Cliniques méditerranéennes*, n° 76, 2007, p. 207-216.
40. ↑ F. Pellion, « Aux bords du savoir », *Mensuel*, n° 74, Paris, EPFCL, 2012, p. 17-21.

## Emmanuel de Cacqueray

### Miroir, mon beau miroir... \*

Ce qui permet de se voir, de se reconnaître, de s'aimer dans son image passe par un échange de regards, c'est ce que le stade du miroir met en évidence. Des sujets ne parviennent pas à l'assomption de l'image spéculaire, nous le rencontrons dans la clinique en constatant l'impérieuse nécessité de régler notre regard, tellement le regard peut être insupportable, intrusif, voire reçu comme insultant. Le rapport entre la parole, la voix et le regard est ainsi manifeste.

Quand j'étais enfant, ma grand-mère répétait aux enfants qui se miraient trop longtemps, à son goût, dans le grand miroir de sa chambre, que le diable ne manquerait pas d'apparaître si nous osions continuer. Elle nous formulait ainsi que derrière le reflet du miroir pouvait apparaître quelque chose d'un au-delà, une altérité radicale inquiétante. Ma grand-mère faisait entendre là que le miroir possède une part obscure et que le sujet humain face à lui n'est pas dans un rapport simple avec son image, celle que le miroir lui renvoie. Très marquée par la religion catholique, sa référence au diable renvoie évidemment à cette figure malfaisante qui cherche à attirer le sujet humain dans ses rets pour l'écarter du chemin, celui dicté par l'idéal du divin, à savoir être à l'image de Dieu. Figure du diable qui par son existence fait de l'homme un être confronté à un manque fondamental, une figure qui met cet homme entre l'idéal et l'impossible, dans une constante division. Se regarder donc dans le miroir met le croyant dans le risque d'apercevoir ce diable qui lui colle à la peau puisqu'il est par définition un pécheur. Par ce petit préambule sur ma grand-mère, je vous glisse là que le stade du miroir théorisé par Lacan renvoie à un savoir très ancien, celui du sujet qui face au miroir espère trouver son image idéale. Puisque celle-ci est toujours divisée par le regard de l'Autre, ce sujet troublé risque de se voir confronté à son orgueil, sa honte ou son angoisse...

D'une certaine manière, cette petite histoire avec ma grand-mère permet d'apercevoir cette tension de l'enfant pris entre le plaisir de s'apercevoir dans le miroir, la division produite par la présence de l'autre qui confronte à

la peur d'être anéanti, absorbé, dépossédé, et l'envie d'être reconnu. Entre l'instant où je me mire dans le miroir et le moment où ma grand-mère me parle du diable, je ne suis sans doute plus tout à fait le même. De quoi pouvait être chargé l'échange de regards avec ma grand-mère ? Sûrement le poids de son regard et de ses paroles a pu provoquer quelques affects... C'est, je crois, ce que Lacan cherche à faire entendre avec ce stade du miroir qui montre que le sujet est pris dans quelque chose qui affecte son corps avec la jubilation, mais qu'il doit en même temps faire avec l'Autre, qui à la fois le révèle à lui-même, et à la fois le dépossède. Le sujet doit composer, allier, dialectiser cela et c'est sans doute ce que le sujet psychotique ne parvient pas à faire.

### Partons de Freud

Partons de son texte « Pour introduire le narcissisme <sup>1</sup> » écrit en 1914, texte où il élabore cette hypothèse du narcissisme à partir d'études sur la schizophrénie, les démences précoces et la vie amoureuse des êtres humains. J. Lacan commente cet article dans son premier séminaire en précisant qu'il y a là une réponse de Freud à Jung avec pour visée l'élaboration de la structure des psychoses <sup>2</sup>. Freud pose qu'au tout début de la vie de l'enfant, il y a d'abord les pulsions autoérotiques avant toute constitution du moi. Le sujet humain vit des expériences de satisfaction reliées aux fonctions vitales sans rapport avec la libido, c'est-à-dire sans implication du désir <sup>3</sup>. Sur ces fonctions vitales autoérotiques, le moi se construit peu à peu et c'est par les fonctions du moi qu'un choix d'objet deviendra possible. Soit les soins prodigués par la mère ont pour effet d'étayer le premier investissement libidinal, c'est une voie possible décrite par Freud, soit, par la voie narcissique, l'enfant s'élit lui-même comme objet d'amour. En fait, nous dit Freud, ces deux voies peuvent coexister chez un même sujet, l'une prenant le pas sur l'autre. Dans cet article, Freud pose qu'il y a deux narcissismes : le primaire qui préside à la constitution du moi, nécessaire aux fonctions vitales, et le secondaire qui découle du moi.

### De Freud à Lacan

J. Lacan étaye l'utilité de sa conception du stade du miroir à partir de ces pulsions autoérotiques primordiales pour mettre en évidence que le « moi humain se constitue sur le fondement de la relation imaginaire <sup>4</sup> ». L'objet « soi-même » ou l'objet maternel émergent ensemble dans la même logique des pulsions autoérotiques et permettent l'élaboration du moi, d'en poser les fondations. Dans l'article sur le stade du miroir, Lacan élabore un partage entre ce qui relève de l'imaginaire et ce qui relève de l'efficacité

symbolique. Il distingue l'aliénation du moi à son image de la formation du Je et, ainsi, distingue l'objectivation découlant de l'identification à l'autre de la subjectivation restituée par le langage <sup>5</sup>. Deux registres sont donc impliqués dans ce stade du miroir et cela dégage ce qui faisait nécessité pour Freud, à savoir distinguer les névroses des psychoses. Lacan lit Freud en mettant en évidence que celui-ci s'efforçait de distinguer l'imaginaire du symbolique, même s'il ne les nommait pas ainsi. Dans la version qu'il donne du stade du miroir dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », il va donner sa pleine dimension symbolique à la parole (désignée par l'Autre) dans la constitution du moi. Il exemplifie cela avec l'enfant au miroir qui se retourne vers celui qui le porte <sup>6</sup> et c'est dans l'échange qu'éclate la jubilation. Le stade du miroir révèle ce que sont les relations du sujet à son image, ce qu'il saisit de l'image de son propre corps (*l'Urbild* du moi), comment ce sujet accède à la maîtrise de soi par son expérience.

J. Lacan fait du stade du miroir un moment essentiel de la constitution du sujet, de l'introduction de l'être humain dans la subjectivation. Il faut être petit d'homme pour investir son image, et passer du narcissisme primaire décrit par Freud, narcissisme se rapportant à l'image corporelle qui donne au sujet son unité, au narcissisme secondaire qui introduit dans la relation à l'autre prenant valeur captivante. « L'identification narcissique, [...], celle du second narcissisme, c'est l'identification à l'autre et celle-ci permet à l'homme de situer avec précision son rapport imaginaire et libidinal au monde en général <sup>7</sup>. »

### Avant le stade du miroir

Lacan pose que l'objet est là dès l'origine, c'est comme objet qu'un sujet « se reflète dans la dimension du désir de l'Autre <sup>8</sup> ». En naissant, tout enfant est objet pour la mère, objet *a*, voué à réaliser la cause maternelle. « Il sature [...] le mode de manque où se spécifie le désir de la mère <sup>9</sup> », écrit Lacan dans ses notes à Jenny Aubry, il cause le désir de la mère en répondant à son désir d'enfant. Cet objet d'origine, avant d'être sujet, est donc d'abord objet du désir, objet inactif relevant de « l'Autre comme site préalable du pur sujet du signifiant <sup>10</sup> ». Objet inerte d'avant la constitution du moi. Cet objet originnaire, nous pouvons le mettre en lien avec ce que Lacan représente par le vase vide quand il dessine son schéma optique. Ce vase-objet vide, potentiellement, peut se remplir. N'est-ce pas en rapport avec la Chose, *das Ding*, invisible et impensable, cette Chose en moi et pourtant tout à fait étrangère, une part intime qui m'est extérieure, une extimité comme l'a nommée J. Lacan ?

Cet objet, *das Ding*, objet perdu, toujours recherché, Lacan en dit ceci : « On le retrouve tout au plus comme regret. Ce n'est pas lui que l'on retrouve, mais ses coordonnées de plaisir <sup>11</sup>. » Cette Chose serait comme une sorte de réserve libidinale du désir, mais d'un désir pas encore mis en fonction, qui serait là comme ce que Lacan appelle « une jouissance autiste », une jouissance autoérotique <sup>12</sup>, une jouissance ni orientée vers l'Autre, ni tournée vers l'objet. Un aliment en réserve qui servira à alimenter ce qui viendra ensuite comme « instrument dans le rapport à l'autre <sup>13</sup> ». Cet objet inactif, objet du désir, pris dans cette jouissance autiste, préfigure sans doute l'objet *a* inventé par Lacan, objet cause du désir pour la mère mais objet sans image, non spécularisable et qu'il s'agira pour le sujet d'habiller. Le désir ne pourra entrer en fonction qu'à partir de l'inscription d'un manque et que si la signification phallique vient répondre à ce manque. Pour cela il faut que le sujet soit introduit au champ de l'Autre, il doit alors en passer par le stade du miroir.

### Le stade du miroir

J. Lacan présente « le stade du miroir comme une identification » et il précise qu'une identification « c'est la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image <sup>14</sup> ». L'enfant encore tout dépendant de sa mère, ne sachant ni marcher, ni parler, ni se nourrir, jubile à apercevoir son image, la forme de son corps. Cet enfant pris dans les entraves de l'appui et du soutien des autres de son environnement, donc loin d'une maîtrise de ses actes, appréhende cependant grâce à son reflet la possibilité virtuelle d'une maîtrise imaginaire. Il y a donc un écart, une béance entre ce qu'il est et ce qu'il voit, une béance qu'il lui faut assumer. Dans ce qu'il voit, alors qu'il anticipe une sorte de maîtrise virtuelle, la forme totale du corps ne lui est donnée que comme *Gestalt*, dit Lacan, c'est-à-dire dans une extériorité, comme une forme qui lui est absolument extérieure. Et Lacan précise que cette *Gestalt* est plus constituante que constituée. C'est dire sans doute que le sujet n'a pas vraiment accès à son image, le sujet n'a pas d'image, c'est le corps qui en a une.

« Le stade du miroir vient au secours d'une activité à quoi ne se livre le sujet qu'en tant qu'il a à satisfaire le désir de l'Autre, et donc dans la visée d'illusionner ce désir. C'est toute la valeur de l'activité jubilatoire de l'enfant devant son miroir <sup>15</sup>. » Le schéma optique mettra plus précisément en évidence le fait que le sujet n'a d'accès à son image que par l'intermédiaire du miroir de l'Autre. L'image est une captation du sujet qui se trouve pris là dans les rets de l'Autre, aliéné à l'Autre, en même temps qu'il s'y identifie. Il puise dans sa jubilation, par l'image de l'autre, le sentiment de son propre être.

Pris dans une certaine fascination d'une image idéale de lui-même, quand il paraît dans le regard admiratif du cercle familial, il en est narcissisé et par la même occasion capté, aliéné. Entre cette image idéale dans laquelle il s'identifie, s'aliène à l'autre, et ce qu'il interprète du désir de sa mère, il se trouve face à un écart. Lacan nous dit que « la part prise du désir de la mère si elle n'a pas de médiation (celle qu'assure normalement la fonction du père) laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatisques <sup>16</sup> ». L'enfant, du fait de cet écart, rencontre dans sa propre image la dimension d'un manque, c'est sur ce manque qu'il va pouvoir s'étayer, pour reprendre une expression de Freud. Dans le manque ressenti, il y a la matrice symbolique de la constitution du moi.

Ce manque ressenti, il le suppose à l'autre, en l'occasion à sa mère, et pour la combler il va jusqu'à s'identifier à cet objet imaginaire qu'est le phallus. Il le fait à travers moult « stratégies » propres à capter son désir. Il a ainsi à consentir à la perte de cette Chose qui n'existera plus que dans de pâles reflets de substituts, il a à se résigner à une perte qui concerne son être. En entrant dans le langage, le petit sujet compose avec cette perte, il n'est ni pris totalement dans la volupté de sa propre image, ni absorbé totalement par la volonté de l'Autre. Il peut se représenter dans les actes de la vie, se voir en train de jouer ou de manger, c'est-à-dire que sa solitude est habitée de l'image qu'il a de lui-même, *via* l'Autre.

### Sur l'imaginaire le moi se constitue

C'est pour le sujet un événement considérable que de reconnaître son image dans le miroir, un événement qui rebondit aussitôt, dit Lacan, en une série de gestes où, dans le jeu, il éprouve et assume son image en relation avec son entourage, avec l'Autre reflété, c'est-à-dire en relation à la parole de sa mère. C'est déjà dire que c'est l'Autre qui authentifie cette image de lui-même. Le sujet ne se voit qu'à partir de l'Autre, c'est l'Autre qui fait miroir, le miroir c'est l'Autre. Le sujet n'est cependant pas équivalent à son image, ce que l'Autre lui renvoie de son image dans ses paroles, malgré tous ses efforts pour le satisfaire, est fait de discordances, de malentendus et suscite l'angoisse. Dans ce processus qui va de l'image spéculaire à la constitution du moi en passant par la subjectivation par le signifiant, le sujet face à son image est pris dans une hostilité. Le moi est déjà, par lui-même, « un autre qu'il instaure dans une dualité interne au sujet. Le moi est ce maître que le sujet trouve dans un autre <sup>17</sup> ».

Le petit sujet a imaginé son unité possible en la voyant chez l'autre et, finalement, il découvre qu'il ne l'a pas lui-même, il impute alors à l'autre

la responsabilité de la lui avoir dérobée. Il est dans une sorte d'affrontement au semblable et cela le verse dans une intime agressivité. Son désir n'existe là que sur le plan de la seule relation spéculaire, projeté, aliéné dans l'autre. La tension provoquée est alors sans issue, son effet est l'agressivité où se décompose le face-à-face du semblable au semblable. Le désir du sujet est totalement happé par une concurrence, une rivalité absolue avec l'autre, concernant l'objet désiré. Dans cette aliénation primordiale, un désir meurtrier s'engendre chez le sujet, pris dans cette agressivité radicale, le désir de la destruction de l'autre en tant qu'il supporte le désir du sujet <sup>18</sup>. Cette tension agressive est constituante du moi. Pour que le sujet puisse trouver une issue à cette béance de la relation imaginaire qui est vouée au conflit, il lui faut l'appui du symbolique, l'intervention de la parole. Lacan nous montre que l'image est fondamentale dans toute cette dialectique entre le sujet et l'autre, mais c'est l'effet de langage qui donne au sujet son statut.

Cette expérience du rapport au semblable, cette agressivité prête à surgir parfois au détour d'une rencontre, il me semble que chacun pourrait en témoigner à sa façon. L'actualité en donne en tout cas des aperçus constants. « [...] dans tout rapport, même érotique, avec l'autre, il y a quelque écho de cette relation d'exclusion, c'est lui ou moi [...]. Cette tension agressive [...] est absolument intégrée à toute espèce de fonctionnement imaginaire chez l'homme <sup>19</sup> ». Du point de vue de la clinique, nous la retrouvons mise à nu chez des sujets psychotiques qui sont déclenchés par un regard, une voix, une parole, un trop de présence auprès d'eux.

### Dans la psychose

Du fait de la forclusion du Nom-du-Père, le sujet psychotique n'a pu élaborer et composer avec cette perte. Il est soit dans une lutte à mort à vouloir l'emporter sur l'autre dans un rapport destructeur de l'ordre d'un « c'est lui ou moi », comme dans la paranoïa, soit accepte de se laisser mortifier, d'être le déchet de l'Autre, comme dans la schizophrénie. Que peut être la relation au miroir pour l'un ou l'autre de ces sujets, soit celui de triompher du semblable, soit en être absorbé et ne se voir plus que dans le morcellement, l'éclatement, l'éparpillement ? Lacan pose un parallèle entre le moi et la paranoïa dans le sens où la constitution du moi qui se fait donc par l'identification au semblable est de type paranoïaque. Dans le transitivisme de l'enfant face à son semblable, il ne distingue plus l'autre de lui-même. Il va attribuer à l'autre ce qui vient de lui. Nous voyons bien que quelque chose dans la constitution du moi s'étaye à partir de ce transitivisme que nous rencontrons chez tout enfant. Dans la paranoïa, ce transitivisme semble s'être cristallisé.

Le sujet autiste, lui, ne semble pas pouvoir établir de relation avec le miroir, c'est-à-dire avec le semblable. La vie qui se manifeste dans l'autre semble pour lui dangereuse, persécutrice, il écarte pour cette raison toute parole, toute demande, toute énonciation, et par là tout risque de perdre la moindre parcelle de son être.

### Maxence

Pour essayer d'éclairer un peu quelque chose sur ce stade du miroir et la question de la psychose, je vais présenter le cas d'un jeune homme.

Maxence, face au miroir, ne se reconnaît pas, il se fige et se met à admonester l'image comme si l'image renvoyée était celle d'un autre monstreux. Il se fige face à cette image, puis engueule cet autre. L'intervention à ses côtés de son assistante familiale permet progressivement à Maxence de se reconnaître après l'avoir reconnue, elle. Il a fallu que, soutenu par la parole de cette intervenante, son regard passe de son corps à son image pour qu'un sourire de contentement lui permette de se trouver beau. Il a investi sa propre image grâce à ce partenaire qu'est pour lui son assistante familiale.

Nous voyons que cet investissement de l'image est pour le moins problématique. Il n'est pas sûr que de se trouver beau dans le miroir tendu par l'assistante familiale lui serve pour s'orienter ensuite dans la vie, lui serve d'escabeau. Il a construit ses espaces, il a quelques repères, quelques appuis, il croit un peu en son moi. Mais, quand une modification intervient, quand un autre s'introduit inopinément dans ce qui constitue son domaine, il devient aussitôt agressif, lâche une insulte, une grossièreté pour éjecter l'intrus. Il est aussitôt pris dans ce registre imaginaire d'exclusion, se sent écrasé, effacé et inversement il cherche à virer cet autre intrusif. Tout se passe comme s'il se trouvait confronté au risque d'un vacillement permanent de l'image, la frontière entre lui et l'autre s'estompe. Pris dans des angoisses où il ne sait plus qui il est, il lance insultes et menaces. Il parvient dans l'après-coup à venir s'excuser. Il se reconnaît comme celui qui insulte et cependant celui qui insulte est autre, c'est celui qui l'énerve. Nous notons ainsi une sorte de retournement constant que nous pourrions résumer ainsi : « Moi est l'autre, l'autre est moi. »

Il trouve abri dans le reflet de son efficacité de cuisinier, une image idéale qui lui permet une inscription plus pacifiée dans la vie. Nous pourrions dire qu'il parvient à installer un rapport avec un Autre pacifiant quand il est arrimé à une place précise, identifié par un habit, une fonction, une parole. Mais, dès le moindre écart, il est lâché et l'horreur l'engloutit. Il lui

faudrait que le désir de l'Autre soit sans distance avec cette image idéale dans laquelle il s'identifie. Je veux dire que l'image idéale donnée par un signifiant, une fonction, fait identité pour lui et l'Autre doit être à une place inamovible qui valorise et soutient cet idéal du moi.

Les imprévus, les changements, les intrusions des autres sont pour Maxence autant de dangers risquant de mettre en péril son étayage. Ainsi, il m'a amené à l'accompagner, pour régler avec lui les à-côtés, les dérangements qui surviennent dans la cuisine par l'arrivée d'un tiers par exemple, ou par l'absence ou les attitudes de la maîtresse de maison qui font parfois énigmes pour lui. « Elle fait des grimaces avec sa langue, elle est chiante. » Il montre ainsi qu'il cherche auprès de l'autre un appui mais que celui-ci lui reste énigmatique. Il attend de l'autre une certaine garantie, que celui-ci atteste de la valeur d'une image où il peut se reconnaître, mais il sait que de cet autre peut surgir un diable grimaçant, dès que celui-ci dévie.

S'il m'adjoint comme témoin de ce qu'il élabore en cuisine, c'est parce qu'il cherche auprès de l'autre l'appui nécessaire pour arrimer son image, ce qui va l'identifier dans une fonction sociale, lui donner un nom : être cuisinier, comme il peut être par ailleurs danseur ou élève. L'insulte, l'agressivité et la menace qui surgissent souvent indiquent que le petit autre prend valeur dangereuse dans un moment où il perd tout appui. L'Autre le lâche et il ne se reconnaît plus.

Maxence illustre l'impossibilité pour certains sujets de parvenir à l'assomption de l'image spéculaire. Quelles issues trouvent-ils alors pour accéder au désir ? Sans possibilité de rencontre dans leur propre image, avec la dimension d'un manque, sur quoi peuvent-ils s'étayer ? Maxence trouve une voie au regard de l'autre en étant réellement identifié par une fonction. C'est par cette voie qu'il semble pouvoir accéder au désir.

*Mots-clés : miroir, narcissisme, image, regard, psychose, désir.*

---

\*  Texte extrait d'une intervention faite le 7 octobre 2014 à la Maison des Enfants au Pays à Poligné, lors de la soirée d'études psychanalytiques sur le thème : « Désir et psychose ».

1.  S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972, p. 81.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 138.
3.  *Ibid.*, p. 131.
4.  *Ibid.*, p. 133.
5.  J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 94.
6.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 678.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, op. cit.*, p. 144.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 561.
9.  J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 374.
10.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 807.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 65 et 66.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 57.
13.  *Ibid.*
14.  J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *op. cit.*, p. 94.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 225.
16.  J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 373.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 107.
18.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 810.
19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 107 et 110.

---

# Bulletin d'abonnement

au *Mensuel* numérique, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 30 € à l'ordre de :  
Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Les membres de l'EPFCL recevront automatiquement le *Mensuel*.  
Les inscrits aux CCP le recevront *via* leur CCP respectif.

Vente des *Mensuels* papier jusqu'au numéro 83 de décembre 2013 inclus : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :  
EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)